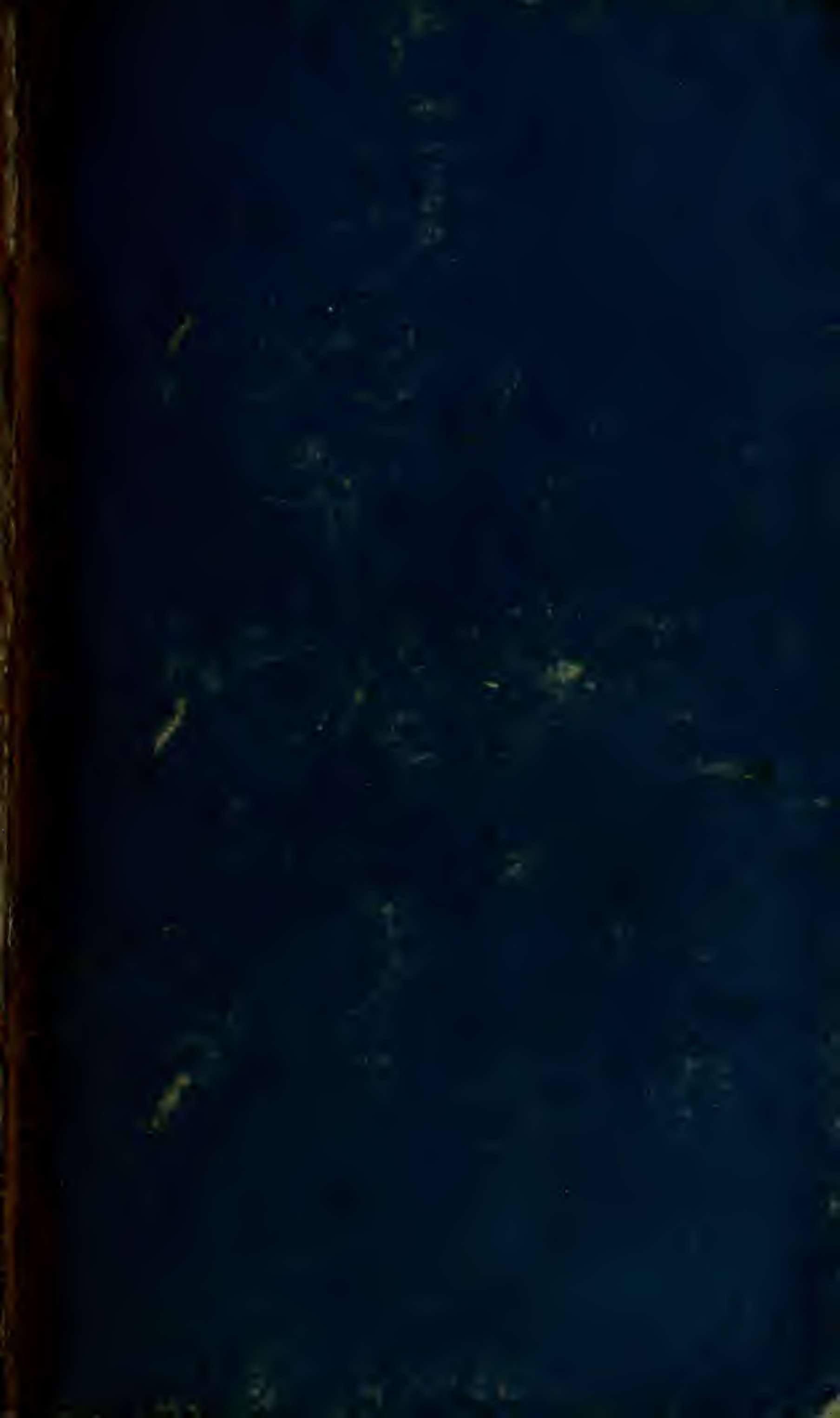


JULES,

OU

LE FILS ADULTÉRIN.

TOME QUATRIÈME.



IMPRIMERIE DE STAHL,
QUAI DES AUGUSTINS N° 9.

JULES,

OU

LE FILS ADULTÉRIN,

ROMAN HISTORIQUE ET DE MŒURS DU 19e SIÈCLE.

Par L. Arthaud,

AUTEUR D'INESILLA.

TOME QUATRIÈME.

PARIS.

LECOINTE ET POUGIN, LIBRAIRES,

QUAI DES AUGUSTINS, N° 49.

1831.

JULES,

OU

LE FILS ADULTÉRIN.

CHAPITRE XVII.

Vanité punie.

En entrant dans la maison du banquier, Jules sentit que la circonspection devait être son guide, et il n'eut pas de peine à comprendre que des impressions qu'il recevrait devaient découler un plan de conduite analogue. Il ne lui avait pas fallu grand temps pour se mettre au cou-

rant de l'humeur d'une famille qui ne se composait que de deux individus; aussi parvint-il facilement à captiver son entière confiance.

Ainsi que nous l'avons dit, le financier était un honnête homme. N'ayant qu'un gros bon sens qui lui tenait lieu d'esprit, il n'en faisait pas moins bien ses affaires; et si l'extrême simplicité de sa personne s'alliait assez avec les manières qu'il avait dans le monde, on ne pouvait adresser le même éloge à sa fille Clémence, dont la stupidité était poussée au plus haut degré. Cette jeune demoiselle avait une assez jolie figure; mais ses traits manquaient d'expression, et ressemblaient passablement à ceux d'une statue. Sa taille aurait été bien prise si elle avait su donner à sa tournure quelque chose de plus gracieux, et son esprit eut été plus supporta-

ble si elle avait moins mis d'affectation dans les citations continuelles qu'elle faisait à tout propos. Il était on ne peut plus facile de reconnaître en voyant cette jeune personne, qu'elle sortait d'un de ces couvens où l'éducation est si mauvaise, que, long-temps encore, l'élève porte avec elle les faiblesses et les ridicules de celles qui ont été ses institutrices. Clémence était un véritable perroquet qui ne savait que bien superficiellement ce que l'on avait cherché à lui faire apprendre. Les meilleurs maîtres eussent vainement entrepris de donner plus d'essort à son esprit : les personnes qui l'entouraient lui répétaient trop fréquemment qu'elle était riche à plusieurs millions, et qu'avec une pareille fortune on n'avait pas besoin de science. Comme la plupart des enfans gâtés, cette jeune fille

avait prêté une oreille attentive à ces sots discours, et ceux qui avaient été chargés de l'instruire s'étaient débarrassés de ce soin en flattant les goûts de leur élève, qui n'était malheureusement que trop encline à la paresse. Elle avait contracté l'habitude de vouloir parler avant d'avoir arrêté ses idées, ou même avant d'en avoir pu concevoir aucune. En pâlissant sur des livres grecs et latins, elle était parvenue à articuler, machinalement, des mots barbares qu'elle traduisait sans les entendre. C'est ainsi qu'elle avait passé un temps précieux qu'elle aurait pu employer plus utilement. Ses professeurs, applaudissant leur ouvrage, vantaient ses progrès, comme cela arrive assez souvent, tandis que, boursouflée de mots, elle languissait dans une stupide ignorance. Mais tel est le sort des enfans de famille : on

oublie qu'ils ont aussi des devoirs à remplir dans la société, et l'on se borne à en faire de savans perroquets.

Si Clémence eut reçu une autre éducation, il est plus que probable qu'elle en aurait obtenu des résultats plus satisfaisans, parce que le fonds chez elle était bon; mais les personnes qui l'entouraient avaient, en la flattant, gâté cette fleur naissante. Une circonstance qui avait encore puissamment contribué à arrêter, en elle, le développement des heureuses qualités dont elle avait apporté le germe en naissant, c'est qu'elle s'était liée d'amitié avec une jeune personne qui était loin de mériter son attachement; mais elle avait l'art de la flatter. Sans expérience sur le danger d'une telle adulation, son orgueil s'était applaudi de voir ériger

en vertu les défauts que lui reprochaient quelquefois, et bien légèrement, ses professeurs et ses insouciantes institutrices. Enfin, il existait entre les deux amies une liaison si étroite, qu'une sage vigilance aurait dû s'empresser d'y mettre un terme. On n'avait même pas appris, à la fille de l'opulent financier, à connaitre les devoirs et les usages de la société; chose si essentielle pour une jeune personne qui doit entrer dans le monde, et qui devait hériter de l'une des plus brillantes fortunes. Clémence était bien éloignée d'avoir le discernement et la raison qu'ont ordinairement les demoiselles de son âge. Combien ne sont pas répréhensibles les parens qui, dans des cas semblables, s'en rapportent entièrement à des tiers du soin de diriger les impressions de leurs enfans, et qui aban-

donnent ainsi l'une de leurs plus belles prérogatives, qui consiste à former le cœur des êtres auxquels ils ont donné l'existence, et desquels ils doivent recevoir un jour quelqu'expression de gratitude. Pourquoi l'homme, du reste si jaloux de ses droits, abandonne-t-il celui qui, sans contredit, est son plus noble apanage? Donner aux siens une éducation solide, et leur former le cœur, c'est, à nos yeux, la plus belle garantie comme la plus douce jouissance que puisse se créer un père.

Il était cependant une chose qu'on ne pouvait se refuser de reconnaître dans cette jeune personne, et personne ne lui en niait la possession, c'était une volonté ferme; car lorsqu'elle avait dit : je le veux, il était inutile de chercher à la faire revenir de sa détermination. On concevra

facilement qu'il était impossible d'obtenir un autre résultat d'un enfant habitué à faire sa volonté, et qu'on se serait bien gardé de contrarier, parce que le père l'avait défendu, et que ceux qui l'entouraient étaient trop intéressés à ne pas lui déplaire pour se permettre quelqu'observation qui, d'ailleurs, leur aurait été nuisible. Les familles fortunées qui élèvent leurs enfans et souffrent ainsi leurs caprices, en font des êtres dangereux pour la société, tandis que, par leur position, ils devraient en être le plus bel ornement. Il semble qu'entre les mains de certaines gens la fortune ne soit qu'un jouet qui sert à marquer leur nullité; car, sans elle, pourrait-on dire qu'ils occupent un rang dans le monde?

Lorsque M. Pierre de Campan avait annoncé à sa fille qu'il allait la

marier à un officier distingué par sa naissance comme par ses services, et l'avait retirée du couvent pour s'occuper avec elle des préparatifs de cet hymen, Clémence avait été enchantée d'une chose qui allait lui permettre de suivre tous ses goûts; elle pensait qu'avec le titre de dame elle acquerrait le droit d'avoir une volonté, sans avoir à redouter, non pas des observations, parce qu'elle n'était pas habituée à en recevoir, mais à remarquer quelquefois sur les physionomies des personnes qui l'entouraient une expression de mécontentement qui lui déplaisait. D'ailleurs elle pourrait voir la société, et, pour une jeune personne, c'est, sans contredit, la plus belle des prérogatives. Habituée à considérer les plaisirs du grand monde comme la chose la plus agréable, elle s'en était for-

mé des idées extraordinaires, et l'espoir de les goûter était, pour Clémence, le comble de la félicité. En apprenant qu'elle allait se marier, ses compagnes l'en avaient complimentée de manière à lui faire regarder cette circonstance comme un très-grand bonheur, qui lui sembla, dès-lors, être l'aimable précurseur de celui qu'avait enfanté son imagination, et dont elle espérait jouir sans réserve. Elle ne s'était nullement occupée de savoir si le mari qu'on lui destinait serait de son goût, cela lui importait peu; et comme parmi les gens riches les époux savent parfaitement se mettre à leur aise, en faisant comme eux, ce qui était chose très-facile, elle n'entrevoyait aucun obstacle qui pût l'empêcher d'arriver au but qu'elle se proposait. Cependant, lorsqu'elle vit son prétendu,

elle n'éprouva aucun éloignement pour lui, parce que son cœur était libre : c'était un bel homme, auquel l'uniforme n'allait pas mal, et qui avait les manières distinguées ; c'était un petit-maître dans toute l'acception du mot ; et comme sa politesse et ses prévenances pour sa future étaient extrêmes, l'amour-propre de celle-ci ne pût qu'être très-flatté d'un hommage aussi brillant. Alors, oui, alors Clémence pût croire qu'elle serait parfaitement heureuse.

Depuis quelque temps Jules se trouvait dans la maison du banquier, et n'avait pas encore vu celui qui devait épouser sa fille, et que des intérêts de famille avaient obligé de s'absenter. Cette circonstance était très-naturelle, mais il tardait à notre héros de connaître l'homme dont son patron ne cessait de faire le plus

grand éloge, et duquel la jeune personne ne paraissait pas aussi éprise que son père. Cette attente devait avoir un terme, et Jules allait voir enfin l'époux de Clémence.

Nos trois personnages étaient un jour réunis dans le salon, en attendant le moment du dîner, lorsqu'un domestique annonça...... qui?..... le lecteur le croira avec peine!.... sir Edward. Se reconnaître et voler dans les bras l'un de l'autre ne fut pour les deux amis que l'affaire d'une seseconde, et malgré la présence du banquier et celle de sa fille, ils ne purent s'empêcher de se temoigner, mutuellement, toute la satisfaction qu'ils éprouvaient de cette heureuse rencontre. On n'aura pas oublié, sans doute, ce personnage que Jules avait connu à Madrid, et avec lequel il avait eu quelques liaisons d'amitié.

Après avoir satisfait à ce premier mouvement, sir Edward en demanda excuse à sa future ainsi qu'à son père, et leur présenta Jules comme l'un de ses anciens frères d'armes. Etonnés cependant de se trouver l'un et l'autre chez le banquier, sir Edward fut le premier à adresser quelques questions à son ami, qui s'empressa de lui raconter une partie des motifs qui l'avaient déterminé à changer d'état. Enfin il lui apprit que sa radiation des contrôles de l'armée, et son peu de fortune, l'avaient contraint d'utiliser sa plume, puisque désormais son épée devait rester inactive. « Oui! s'écria Jules avec le noble accent du patriotisme : oui! je puis encore servir mon pays dans la vie civile, où l'on m'a fait rentrer. L'instrument léger qui trace la pensée remplacera, dans mes mains,

l'instrument des combats. Muni de cette arme, que je ne tremperai ni dans le fiel de la calomnie, ni dans le poison de la corruption, je défendrai mes concitoyens, j'attaquerai les préjugés, les erreurs et la tyrannie qui les poursuivent sans cesse, et je m'estimerai heureux si je puis ajouter un faible rayon au brillant faisceau des lumières du siècle. Peut-être un jour l'industrie française devra-t-elle à ma plume quelque nouvelle prospérité. Mes calculs et mes pensées iront chercher, jusqu'au-delà des mers, ces précieux débouchés qui, vivifiant le commerce, font la richesse et la puissance des peuples. C'est ainsi que le guerrier, condamné à voir rouiller son glaive tant de fois victorieux, saura s'ouvrir un chemin nouveau pour arriver à une gloire non moins éclatante que

celle qu'il avait acquise au prix de son sang; c'est en travaillant sans relâche au bien-être et au bonheur de tous, qu'il se vengera de ceux qui veulent flétrir ses lauriers, en lui faisant un crime de ses victoires.

— Eh quoi! s'écria à son tour sir Edward; un brave officier comme vous est rayé des cadres de l'armée? C'est une infamie!.... Il faut en appeler aux chambres, et réclamer contre un acte qui prive la France d'un officier distingué.

— Non, mon ami, je n'irai pas faire entendre des plaintes qui désormais seraient inutiles, et qui ne pourraient me faire considérer que comme un brouillon. Je subirai mon sort avec résignation, mais si le ministre, qui a sollicité ma radiation, et le prince qui l'a autorisé, me demandaient au jour du danger, la

patrie me retrouverait encore dans les rangs de ses défenseurs, et prêt à verser pour elle jusqu'à la dernière goutte de mon sang. »

La philosophie et le courage que notre héros montrait dans son infortune étonnèrent beaucoup sir Edward, qui, né de nobles parens, était parvenu assez promptement, en France, au grade de colonel. Cet Ecossais n'avait eu d'autres titres à faire valoir auprès de notre gouvernement, que ceux de ses aïeux qui s'étaient distingués lorsque l'Ecosse, cherchant à secouer le joug honteux de la servitude que leur imposait l'Angleterre, voulut remettre sur le trône le jeune Bruce, qui en était le légitime souverain. La part glorieuse qu'avait prise, dans cette circonstance, la famille du baronet, pour faire triompher le principe de

la légitimité, était très-honorable, sans doute, mais elle ne devait certainement pas se perpétuer jusqu'à lui. Entré comme officier dans les chevaux-légers de la garde du roi d'Espagne, sir Edward n'avait, comme nous venons de le dire, aucun droit à faire valoir auprès de la France, qu'il n'avait point servi, et, cependant, il était revêtu d'un grade honorable, tandis que de braves officiers, qui ne comptaient que de bons et loyaux services, avaient été évincés. Ces réflexions occupaient Jules, pendant que l'Ecossais faisait sa cour à Clémence, et il lui était bien permis d'accuser la fortune qui avait été si ingrate à son égard.

La durée du repas donna le loisir à notre ex-officier d'observer davantage le futur gendre de son patron, et la conversation à laquelle se livra

cette petite réunion lui permit de reconnaître dans sir Edward un homme du monde. Le baronet n'ignorait aucun de ces petits riens insignifians que nos utiles du jour considèrent comme si essentiels, et qu'il faut absolument connaître si l'on ne veut pas être signalé par eux comme manquant totalement d'usage. Il mettait beaucoup de grâce dans ce qu'il disait comme dans tout ce qu'il faisait, et on voyait clairement que son mérite consistait, en grande partie, dans l'étude qu'il apportait à plaire. Ses prétentions à captiver tous les suffrages étaient extrêmes, et pour y parvenir sir Edward mettait tout en pratique. Il est des hommes, et l'Ecossais était de ce nombre, qui savent se plier à toutes les exigeances. Rarement aussi le voyait-on s'éloigner d'un lieu sans qu'on ne s'aperçut pas aussitôt de

son absence. Cette facilité de caractère, qui avait obtenu les suffrages du banquier, ainsi que ceux de sa fille, ne paraissait pas naturelle à Jules; il supposait que l'homme qui n'a point de volontés à lui est un être duquel il faut se méfier, parce que sa sincérité est susceptible d'être révoquée en doute; et il ne pouvait concilier cet état de faiblesse avec le respect et la considération que se doit à lui-même celui qui sacrifie, aussi légèrement, son opinion pour complaire aux autres?

Jules était naturellement observateur, il se promit de s'assurer par lui-même de l'espèce de sincérité que pouvait mettre le futur dans sa conduite. L'occasion ne tarda pas à se présenter: et comme ils se trouvaient assez souvent ensemble, sir Edward exprima sa façon de penser,

à l'égard des femmes en général, de manière à le convaincre qu'il en faisait peu de cas. La conversation s'échauffant peu à peu sur ce sujet, Jules vit, dans l'Ecossais, un homme qui possédait l'art de déguiser son caractère et qui savait prendre celui qui convenait le mieux à ses desseins. Celui-là semblait toujours lui être le plus naturel. Abandonné fort jeune à sa propre conduite, ses premières années s'étaient passées à vivre avec ces femmes indécentes dont l'état est d'offrir des amusemens vifs qui répandent le dégoût sur les plaisirs véritables. Leur commerce excite, enflamme le désir, mais il refroidit l'âme et resserre le cœur; il anéantit les mouvemens simples de la nature, qu'on n'entretient que par une sage économie de leur usage; il fait de l'homme une espèce d'auto-

mate dont on a usé les ressorts par l'action trop fréquente et trop rapide du moteur qui semblait l'animer. Tel est à peu près l'état de celui qui a détruit chez lui l'organisation divinement raisonnée de son créateur, par l'abus qu'il en a fait. C'est en vain qu'il veut la remplacer par la force de l'imagination, ses idées le portent plus loin que le sentiment ne peut le conduire; bientôt il joint, à l'impossibilité de se satisfaire, le malheur de n'être plus sensible à ces impressions aimables qui mêlent à l'émotion des sens cette voluptueuse ivresse de l'âme, source du vrai bonheur, dont la perte est sans retour et sans dédommagement.

Un peu avant sa trentième année, sir Edward se trouvant dans cet état de langueur, renonça à l'espèce de femmes qu'il avait long-temps pré-

férées; elles lui devinrent insipides et inutiles. L'amour de l'intrigue succéda à ses premiers goûts. Il espéra ranimer ses désirs éteints par la difficulté d'obtenir ce qu'on lui avait accordé facilement. Il chercha à vaincre la vertu sévère, ou le penchant avoué; il voulut brouiller des amans; profiter de leurs querelles; troubler des époux unis par le sentiment; tromper un tuteur, une mère; tendre des pièges à l'innocence; voilà les moyens auxquels sir Edward eut recours pour ressaisir des jouissances qui l'avaient à jamais abandonné. Un vil essaim de misérables, toujours prêts à servir bassement les grands, s'employait à découvrir de jeunes et belles personnes propres à remplir ses vues. Le rang qu'il occupait dans le monde et quelque aisance, lui avaient fait surmonter

beaucoup d'obstacles; et que ne fait-on pas avec de semblables ressources?

Après une pareille manière de vivre, il était facile de voir combien la débauche avait d'influence sur la conduite de sir Edward. C'est elle qui lui avait fait adopter cet air doucereux qu'on n'emploie pas vainement auprès des femmes. Comme pour parvenir à ses fins, il lui avait souvent fallu changer de langage, il avait contracté l'habitude de donner à ses paroles le sens et l'expression qu'il jugeait nécessaires suivant les circonstances, sans que pour celà il en parût moins sincère. On ne pouvait pas dire que ce fut un malhonnête homme, car excepté à l'égard des femmes, sir Edward était capable de bons procédés; mais il avait sur le compte du sexe une manière de voir tellement infâme que les

abuser était pour lui un jeu d'enfant. Il ne considérait les femmes en général que comme des êtres qui, soumis à notre dépendance, doivent contribuer à nos plaisirs et rien de plus. Avec une pareille opinion, qu'il ne prenait même pas la peine de déguiser devant les hommes, sir Edward se vantait de ses bonnes fortunes et se riait de ses victimes.

— » Je ne doute pas, mon cher Jules, lui dit-il, qu'en épousant Clémence je ne fasse un heureux hymen. L'avantage de la fortune entre, il est vrai, pour beaucoup dans cette affaire; mais j'y vois encore des choses bien essentielles pour moi et dont je me félicite bien sincèrement : c'est l'extrême naïveté de ma future, et l'heureuse expectative que m'offre son innocence. N'ayant pas connu le monde, elle n'en a pas appris les

travers, et m'arrivant ainsi dégagée de toute espèce d'alentours, il me sera plus facile d'en faire ce que je voudrai, de la former à mes volontés. Je conviendrai franchement avec vous qu'il est heureux pour l'homme qui fut libertin d'épouser une femme entièrement novice. J'étais loin de m'attendre à une semblable faveur ; car il est plus dans l'ordre de la nature que ceux qui, dans leur jeunesse, se livrèrent à la débauche se lient ensemble. Ainsi je jouirai d'un parfait bonheur en possédant une jeune et jolie personne dont je dois entièrement faire l'éducation. »

Les prétentions de sir Edward étaient extrêmes, et on pouvait le citer comme supérieur, à ceux qui, dans ce genre, montraient le plus de vanité. En faisant peu de cas des fem-

mes, il se croyait cependant nécessaire à toutes, et, comme il se conduisait avèc elles d'après ces idées singulières, sa fatuité était insoutenable. Il tint à Jules une infinité de propos plus ridicules les uns que les autres, et notre héros eût besoin de toute sa patience pour l'écouter jusqu'au bout sans lui faire connaître qu'il différait en tout point de sa manière de voir.

Cet entretien, dans lequel sir Edward s'était mis entièrement à découvert, avait eu lieu dans la chambre qu'occupait Jules chez le banquier, et à peine l'Ecossais était-il sorti de cette chambre, que notre héros fut très-étonné d'y voir entrer la fille de son patron. Dans toute autre circonstance, cette visite lui eût semblé naturelle, parce que Clémence y venait assez souvent et sans affectation;

mais, dans ce moment, Jules ne put se défendre d'une secrète émotion. Combien sa surprise n'augmenta-t-elle pas, lorsque cette jeune personne lui fit l'aveu qu'elle avait entendu leur conversation de la pièce voisine, où elle s'était cachée au moment où sir Edward était entré chez lui.

— « J'avais entendu dire par mes compagnes, dit Clémence, que les hommes, réunis entre eux, s'occupaient beaucoup de nous et en parlaient en termes peu flatteurs. J'étais bien aise de m'en convaincre par moi-même et d'apprendre si mon futur époux différait en cela des autres hommes. Il s'est montré peu juste à l'égard de mon sexe. Quoique je n'aie pas entièrement profité des avis qu'on n'a cessé de me donner, je n'en suis pas moins dis-

posée à avoir une volonté ferme ; et l'homme qui, à cela près, me convient, saura que les femmes aussi ont des prétentions, et que, lorsqu'elles le veulent, on ne les trouve pas aussi facilement disposées à se laisser molester qu'il paraît le croire. Je vais vous sembler bizarre, fantasque ; mais que voulez-vous, nous avons tous nos faiblesses, et je ne m'en crois pas plus exempte qu'une autre. J'avouerai avec franchise que je n'ai pas répondu entièrement à l'espérance de mon père, qui m'aime beaucoup trop pour que je ne me ressente pas de ce que je considère comme une faiblesse, parce que la tendresse des auteurs de nos jours doit avoir des bornes, sans celà elle devient préjudiciable aux uns et aux autres. En souffrant mes caprices, on m'a rendu un mauvais service,

et, cependant, je n'abuserai point de cette condescendance jusqu'à en faire repentir mon père que j'honore par dessus toute chose. Votre entretien avec sir Edward que j'ai écouté très-attentivement, a formé mon jugement à l'égard des hommes en général. Je ne vous tairai pas que ce jugement confirme ce que j'avais ouï-dire d'eux. Je ne veux donc aucun mal à sir Edward, de ce qu'il exprime franchement sa façon de penser à l'égard des femmes qu'il connaît; mais je veux qu'il apprenne à respecter d'avantage celles qu'il ne connaît pas, c'est-à-dire, notre sexe en général. Le moyen que j'ai conçu de le rendre moins suffisant n'est peut-être pas tel qu'on doive se glorifier d'en faire usage; mais il convient à ma situation, et, en l'employant, je suis seule responsable des

résultats. Cette dernière considération me détermine, et je prépare à celui qui s'est montré si présomptueux, une vengeance telle qu'elle le guérira de sa fatuité.

» L'époux que je prendrais, quel qu'il fût, apporterait toujours avec lui cette même façon de penser; et la seule différence que je pourrais trouver chez un autre, c'est qu'il serait peut-être plus circonspect que sir Edward. Cette nuance est de trop peu d'importance, à mes yeux, pour m'engager à rompre un mariage qui plaît à mon père, et qui me lance dans un monde, où, comme demoiselle, je serais condamnée à languir. Je veux donc cet hymen, et je le veux pour être entièrement maîtresse de mes volontés. Il s'accomplira, mais avec certaines restrictions sur lesquelles celui qui doit

m'épouser était loin de compter. Je resterai maîtresse de ma fortune, et puis.... »

Clémence s'arrêta enfin, et elle aurait pu parler encore long-temps avant que Jules se fût avisé de l'interrompre, ou même qu'il en eût la possibilité, tant elle avait mis d'empressement à exprimer sa façon de penser. Occupé à l'observer attentivement, notre héros ne pouvait se défendre d'un sentiment de surprise en entendant ainsi parler celle qu'il avait jugé si peu capable du moindre raisonnement. Cependant, cette jeune fille, qu'il connaissait extrêmement volontaire, pour des choses de peu d'importance, venait d'appuyer sa résolution de motifs auxquels il n'y avait rien à opposer. Si l'homme se croit supérieur à la femme, et s'il veut user pleinement

d'un avantage que lui seul s'attribue, bien qu'il ne soit pas dans la nature, s'en suit-il de ce véritable égoïsme, que celle qui, par ses attraits comme par son mérite, est appelée à supporter avec lui le fardeau de la vie, doive fléchir entièrement devant les caprices de l'être qui, de son autorité privée, s'institue son tyran? Cette question faite aux hommes que n'aveuglent pas les passions, serait résolue par la négative, et ils nous diraient à cet égard que, sans être en opposition avec les règles du bon sens, nous ne saurions exiger des autres plus que nous ne sommes capables de faire nous-mêmes. Semblables en cela à ce franc prédicateur, qui disait à ses paroissiens : Mes amis, faites ce que je vous dis, et non pas ce que je fais. Mais nous voulons, nous exigeons tout d'un sexe en-

chanteur, et après avoir obtenu de lui certains résultats que nous désirions quelquefois avec ardeur, sans les espérer, nous cherchons encore à l'avilir aux yeux des autres et aux nôtres. Que d'hommes ressemblent à sir Edward, et ont la sotte vanité de prétendre qu'à eux seuls est réservé l'honneur de plaire aux belles! Véritables jouets d'un délire effréné, ils s'étourdissent, se font illusion, et essayent, mais vainement, de persuader aux autres ce qu'avec un peu de réflexion ils ne croiraient pas eux-mêmes.

Cette jeune personne, que sir Edward avait crue si simple, si facile à conduire, lui parut être du nombre de celles qui s'affranchissent volontiers d'une domination qui ne convient ni à leur caractère ni à la manière dont elles ont été

elevées, et elle lui sembla très-disposée à faire repentir l'Ecossais de son injuste opinion. Tel ſut du moins le présage que pût tirer notre héros de la façon de penser de Clémence.

De grands préparatifs de fête annoncèrent que le moment de l'hymen approchait. Le banquier voulait donner à cette cérémonie le plus d'éclat possible, et, à cet effet, on fit des frais considérables. Ce mariage satisfaisait tous les intéressés, et, en apparence, il avait lieu sous les auspices les plus favorables. M. Pierre de Campan était dans un véritable état de ravissement, et le noble Ecossais ne le cédait en rien à son futur beau-père. Quant à Clémence, trop jeune d'âge et de caractère, elle envisageait cette chose comme une partie de plaisir qui devait, indubitablement, la délier de certaines entraves

que l'autorité paternelle, quelque faible au reste qu'elle fût à son égard, ne laissait cependant pas de gêner. Ainsi tout le monde était satisfait; mais chacun l'était à sa manière, et d'après ses propres combinaisons.

En voyant faire les apprêts de cette union, Jules pensait au bonheur que les époux allaient goûter, et jetant un regard sur lui-même, il se disait: Quand viendra-t-il pour moi, ce moment que j'attends depuis si long-temps, ce moment auquel j'attache toute ma félicité, et qui, en m'unissant à une compagne bonne et sensible, doit offrir à mes yeux une famille que je n'ai pas connue, et que cependant j'ai besoin d'aimer. O mon amie! s'écriait-il, comme s'il eût pu être entendu de madame Dermont, et en ouvrant ses bras comme si elle eût été près de

lui, ô mon amie! ne me privez pas plus long-temps d'un bonheur que je crois mériter, et auquel vous m'avez permis de prétendre. Rapprochez de vous pour toujours celui qui, jusqu'au tombeau, n'aura d'autres pensées, d'autres désirs, d'autres volontés que les vôtres!

Telles étaient les douces sensations auxquelles se livrait Jules pendant l'absence de celle qu'il idolâtrait. Cet amour, qu'il portait à sa bien aimée, se fortifiait de jour en jour de l'estime qu'elle lui inspirait. Un échange fréquent de lettres les rapprochait l'un de l'autre, et, dans toutes, il n'était question que de leur prochaine réunion, et de l'assurance de leur amour. Les affaires qui avaient conduit madame Dorsange à Turin, tiraient à leur fin, et très-incessamment ces dames allaient se remettre en route

pour Paris. Ce moment, comme on le croira facilement, était vivement attendu par celui dont il devait à jamais fixer la destinée.

Depuis quelques jours, cependant, la maison du banquier était tranformée en un lieu de plaisir. Les fêtes étaient commencées; il avait été décidé qu'elles précèderaient le moment où l'hymen serait consommé, et qu'elles se prolongeraient durant plusieurs jours, après la célébration du mariage.

Au milieu de ces fêtes brillantes et tumultueuses, auxquelles il était obligé d'assister par bienséance, et que son goût naturel aurait plutôt porté à fuir, Jules observait les divers personnages qui y figuraient; et en cherchant à se rendre compte des différens motifs qui les y conduisaient, notre héros faisait de bien

singulières remarques. Plusieurs, aimant le plaisir, étaient venus pour s'y livrer sans contrainte : d'autres pour satisfaire seulement à des devoirs de convenances ou pour s'étourdir sur des chagrins qui les dévoraient. Il en était aussi que l'intrigue y avait amené, et quelques-uns, enfin, n'étaient venus s'y montrer que pour étaler un luxe insolent aux yeux de ceux dont la fortune plus médiocre, ou les dépenses plus modestes, n'avait à leur opposer qu'une décente simplicité.

En examinant toutes les physionomis, Jules se persuada que l'on aurait peut-être vainement cherché dans cette immense réunion, deux hommes qui s'estimassent réellement, ou deux femmes qui pussent se supporter. A travers les protestations amicales, les offres de services, les

assurances d'un bien sincère attachement qu'un chacun s'y faisait, on voyait percer la fausseté, la dissimulation. Ceux qui s'accueillaient avec l'air de la meilleure intelligence, étaient ceux-là mêmes qui se haïssaient mortellement; et, pour tout dire, les deux sexes semblaient plutôt s'être réunis dans la maison du banquier pour faire assaut d'hypocrisie, que pour y jouir du spectacle d'un hymen fortuné. Voilà pourtant le grand monde; voilà ces cercles brillans, si renommés, que l'on cite pour modèles à la classe laborieuse qui, ne connaissant que la franchise et la vérité, ne fréquente, dans la sphère où elle se trouve placée, que ceux qu'elle aime ou qu'elle estime. Prétendrait-on encore, malgré la différence qui est toute à l'avantage de cette classe de la société, lui con-

tester un mérite qu'elle possède en dépit de ceux qui disent le contraire? Ouï, honorables citoyens qui vous livrez à des professions vraiment utiles pour la patrie; oui, hommes dont les talens sont la gloire de la France, vos nobles travaux, comme les instans de vos délassemens, ne sont jamais ternis par ce langage mensonger que vous abandonnez aux vils courtisans qui cherchent vainement à déverser sur vous le mépris qui les suit partout.

Parmi les femmes qui se faisaient remarquer chez le banquier, par la richesse de leur toilette, était l'une des compagnes de Clémence, et la même avec laquelle elle s'était liée d'affection lorsqu'elle était au couvent. Ayant quelques années de plus, elle était sortie de cette maison avant sa jeune amie, et, comme épouse, elle

venait aider de ses avis, celle qu'elle avait devancée dans le monde. On sait que déjà son influence avait contribué à arrêter les progrès qu'eût pu faire mademoiselle de Campan dans ses études, et, d'après cet antécédant, il est permis de penser qu'un pareil guide n'était pas celui qui lui convenait le mieux, dumoins dans les intérêts de sir Edward.

Madame Merval, tel était le nom de l'amie de Clémence, avait des traits peu réguliers, mais beaucoup de fraîcheur et d'éclat. Au premier aspect, elle semblait belle; l'examen lui était moins favorable : cependant on l'aurait trouvée très-jolie, si elle n'eût pas cherché à le paraître. Le desir de plaire embellit ordinairement, quand il naît de la bonté du cœur, de ce naturel aimable, qui

porte une femme à répandre l'agrément autour d'elle; il prête un charme attrayant à ses moindres actions; mais si ce désir est né de la vanité ou de l'amour-propre, s'il tend à tout soumettre, à tout enchaîner, il n'est plus qu'un vice ridicule qui rend la beauté même défectueuse: c'est l'effet qu'il avait produit sur madame Merval : vaine coquette et grimacière, elle affectait des airs enfantins, de vivacité, d'étourderie, qu'une taille haute et trop d'embonpoint rendaient absolument étrangers à sa personne. Cette femme ne pouvait être du goût de Jules. Elle ne pouvait non plus, suivant lui, convenir à Clémence, et, cependant, elles étaient intimement liées. Que de réflexions sir Edward faisait sur une pareille liaison! Mais pouvait-il

s'attendre à autre chose, d'après sa manière de voir sur les femmes en général?

Au portrait très-exact que nous venons de tracer de madame Merval, il est facile de s'apercevoir sous quelle influence se trouvait placée la fille du banquier. Nous répétons donc, avec une entière conviction, que les parens ne sauraient trop prémunir leurs enfans contre les dangers qu'ils peuvent rencontrer dans de certaines liaisons. On peut quelquefois se montrer étourdi; mais on devient souvent criminel par suite de funestes conseils ou de mauvais exemples.

Le lendemain de ce jour, considéré vulgairement comme le plus beau de la vie, sir Edward entra d'assez bonne heure dans la chambre de Jules, avec une physionomie qui

n'annonçait pas la satisfaction ; le désappointement le plus complet était, au contraire, empreint sur tous ses traits, et ce baronet, si vain de sa position, avait l'air d'un enfant qu'on vient de corriger. En courant à sa rencontre, notre héros lui en demanda la cause, avec ces marques d'intérêt qui captivent la confiance.

« Eh ! quoi, lui dit-il, vous dont la joie devrait être parfaite, vous vous montrez soucieux le lendemain de votre hymen ? Attendez-donc, au moins, que le temps soit venu calmer l'amour que vous portez à votre jeune compagne, en vous offrant, pour remplacer ce sentiment qui finit par s'éteindre, la tendre amitié, dont la constance est un feu qui brûle toujours. Que voulez-vous que pense un monde, que vous avez rempli de vos prouesses, en s'apercevant

d'une tristesse qui ne doit pas être la suite des bonnes fortunes que vous avez obtenues, et surtout de la dernière, que l'on regarde généralement comme un triomphe éclatant?

— Hélas, mon cher Jules, combien vous êtes loin de deviner ma mésaventure, et que je serais honteux de vous la faire connaître, si je n'étais pas convaincu de la bonté de votre cœur et de votre discrétion! Je viens donc déposer ma douleur dans votre sein. Plus les maux que nous éprouvons sont grands, et plus, vous le savez, les consolations nous deviennent nécessaires; ce n'est, hélas, que dans une ame sincère, délicate et noble comme la vôtre, que je puis trouver celles dont j'ai besoin pour m'aider à supporter l'excès de mon chagrin.

— Vous me faites trembler, sir

Edward; je crains réellement que le malheur qui paraît vous être survenu ne soit du nombre de ceux sur lesquels l'amitié répand en vain son baume consolateur. Cette circonstance serait d'autant plus affligeante pour moi, qu'elle me priverait de vous donner des preuves non équivoques de mon sincère attachement.

— Je n'en ai jamais douté, mon cher Jules, et c'est cette certitude qui m'a conduit à vous confier mes peines. Vous connaissez cette partie de ma vie, à laquelle se rattache mon importance dans le monde, ma carrière militaire et mes bonnes fortunes. Naguères je vous entretenais encore de mes liaisons avec les femmes, des faveurs que j'avais continuellement et facilement obtenues d'un sexe qui influe essentiellement sur notre existence, et duquel, j'en con-

viens, je n'eus jamais une très-haute opinion. Vous sembliez prendre sa défense, et m'accuser d'injustice à son égard, comme si la frivolité et l'inconstance n'étaient pas son apanage. Vous me montriez les femmes comme bonnes, aimantes et vertueuses, lorsqu'au contraire je vous les signalais comme coquettes, vaines et dissimulées. Il serait même résulté, de notre divergence d'opinion, une discussion entre nous, si notre amitié n'avait fait justice d'une façon de penser, qui, pour n'être pas la même, ne devait cependant pas séparer deux hommes qui s'estiment réciproquement. Quoique n'étant pas d'accord sur le fonds de la question, et tout en rendant justice au sexe en général, vous n'avez pu me refuser d'avouer qu'il était quelquefois léger.

— Et pourquoi ne le serait-il pas, lorsque nous-mêmes, qui prétendons à toutes les vertus, nous lui en donnons de si fréquens exemples? Soyons moins inconstans, et nous fixerons enfin un sexe auquel nous ne sommes pas moins nécessaires qu'il n'est utile à notre existence.

— C'est pour répondre aussi à votre manière de voir que je viens vous soumettre ma position. Puissais-je vous ramener à mon avis.

— Je ne pense pas que cela vous soit possible.

— En épousant mademoiselle de Campan, ne devais-je pas espérer qu'elle serait digne de moi?

— Sans doute.

— Eh bien! vous venez de prononcer vous-même la condamnation de ces femmes que je ne cesserai jamais de mépriser!

— Halte-là, sir Edward, tâchons de nous entendre. Expliquez-moi d'abord en quel sens vous interprétez ma réponse; car, en donnant une solution à votre question, je n'ai pas prétendu condamner injustement un sexe que j'idolâtrerai toujours.

— Comment, malgré tous les motifs que j'ai de me plaindre, vous persistez...?

— Mais vous ne m'avez encore rien fait entendre qui puisse me faire changer d'opinion.

— Vous êtes convenu, tout-à-l'heure, que je devais espérer que mademoiselle Campan serait une épouse digne de moi, et vous vous refuseriez en vain maintenant, d'avouer que j'avais le droit d'exiger que sa conduite fut irréprochable.

— Voilà de l'égoïsme, sir Edward; et, cette fois, la passion vous emporte

trop loin. En parlant des femmes en général, et en les méprisant toutes, sans exception, vous vous êtes interdit le droit de vous plaindre d'elles. En effet, pouvez-vous exiger des vertus dans un sexe qui, selon vous, n'est susceptible de montrer aucun sentiment délicat? Soyez donc d'accord avec vous-même, et ne demandez pas l'impossible.

— Mais devais-je être trahi aussi indignement? Imaginez-vous... (Sir Edward, en cet instant, s'approche de Jules et lui dit quelques mots à l'oreille.)

— Eh bien! c'est encore vous qui avez tort, reprit notre héros; votre conduite et vos propos semblent excuser votre épouse; et la conduite qu'elle a tenue doit vous faire connaître quelles sont ses intentions. Il faut donc avoir assez de courage, ou

assez de philosophie, pour subir la loi de la nécessité, et vous ranger au nombre de ceux que vous avez si cruellement et si long-temps bafoués. En vous rappelant que les femmes ne réclament pas l'autorisation des maris pour accorder de certains droits, vous vous consolerez peut-être de la licence que mademoiselle Campan a prise, de disposer, par anticipation, de ceux qui devaient devenir les vôtres.

CHAPITRE XIII.

Auquel le lecteur donnera le titre qu'il voudra.

Sir Edward était inconsolable de sa mésaventure ; ni l'amitié, ni les raisonnemens de Jules ne pûrent ramener le calme dans l'ame d'un homme qui, après avoir trompé toutes les femmes et cherché même à les humilier, se trouvait être, à son tour, le jouet et la dupe d'un enfant. Confus de sa position, il ne savait trop comment se l'expliquer et cependant elle n'avait rien que de conforme à celles que lui-même avait souvent établies pour d'autres. Mais

le baronnet se trouvait supérieur aux autres hommes; il avait été l'idole de quelques jolies femmes et dès-lors il se croyait à l'abri des accidens de l'hymen. Sa tyrannie pour le sexe en général, et l'espèce de défaveur dont il voulait l'entourer venait de recevoir un juste châtiment, et cependant il accusait la Providence. N'était-ce pas plutôt à lui et à ceux qui suivent ses principes dans le monde qu'il devait s'en prendre?

Tout en réfléchissant néanmoins sur la conduite de Clémence, Jules ne la trouvait pas raisonnable; bien loin de là, il la blâmait. Sir Edward, il est vrai, avait parlé assez légèrement des femmes en général, et sans en excepter même celle qui devait être son épouse, et les mœurs de l'Ecossais, comme son opinion, ne pouvaient être tolérés; mais rien, aux

yeux de notre héros, ne pouvait autoriser une femme à commettre une faute. Celle-ci ne saurait être considérée comme légère; car si l'on peut pardonner des étourderies, il n'en est pas de même d'une action qui peut avoir les plus graves résultats. En se montrant impartial, on doit examiner ici non-seulement les motifs et la chose, mais même ce qui s'en suit.

Les hommes et les femmes s'accusent réciproquement; mais les premiers, se prévalant d'une règle qu'ils ont eux-mêmes établie et des avantages dont ils se sont emparés comme les plus forts, veulent dominer à quelque prix que ce soit; les secondes, à leur tour, revendiquent des droits que nous leur contestons, et il s'en suit une querelle éternelle. Le moyen de faire cesser une pa-

reille dissention est de donner raison aux deux sexes, et la chose est facile : que les hommes soient moins égoïstes et les femmes moins exigeantes, bientôt la plus parfaite harmonie règnera entr'eux. Lorsqu'un parti ne veut faire aucune concession, il ne tarde pas à être victime de sa tyrannie : cependant, quand on redoute une défaite, il faut avoir recours à la prudence qui seule peut écarter le danger ; c'est-à-dire plier plutôt que de rompre. Nous avons tous des obligations à remplir les uns envers les autres, et ceux qui prétendent s'en affranchir doivent fuir la société. Il est des engagemens sacrés que le devoir et la raison nous imposent, et celui de rendre une épouse heureuse est un des premiers. Parmi les femmes on en trouve de très-exigeantes, sans doute, mais

c'est l'inconstance, quelquefois même la perfidie des hommes qui les rend ainsi, et, tout en blâmant ces derniers, on ne peut pas excuser les moyens que les premières emploient souvent pour s'en venger ; elles ne devraient, dans aucun cas, adopter une mauvaise conduite, parce qu'il vaut mieux laisser les torts aux autres que de les prendre pour soi. Les défauts ou les infidélités d'un mari ne peuvent donc jamais autoriser son épouse à l'imiter dans ses erreurs ou dans ses déréglemens. C'est pourtant en cela que le sexe crie le plus à l'injustice et à l'égoïsme. Nous admettons avec lui qu'il y en a véritablement un peu, mais aussi nous lui demandons si notre opposition n'est pas fondée ? Un homme qui s'écarte de ses devoirs, qui oublie ce qu'il doit à sa compagne, à sa famille et

à lui-même, est bien répréhensible, et cette action peut avoir de graves inconvéniens; mais de quelle nature ne sont pas ceux qui découlent de l'inconduite d'une femme....? Un enfant, qui n'appartient pas à celui qu'il doit appeler son père, présente à chaque instant du jour, à la mère coupable, toute l'étendue d'une faute qu'un instant d'exaltation, peut-être, lui fit commettre, et que son existence entière, consacrée même à la vertu, ne saurait lui faire oublier. Peut-elle, sans éprouver un sentiment d'effroi, souffrir que son époux prodigue, à un enfant qui n'est pas le sien, des caresses et des soins qui sont si peu dans la nature? Ce tableau, quelque dégoûtant qu'il soit pour une ame bien née, est cependant plein de vérité. En résistant à tout sentiment de vengeance, les

femmes se montreraient supérieures aux hommes, et acquerraient par cela même de nouveaux droits à l'estime générale. C'est ainsi que toutes les femmes devraient se conduire, et les hommes seraient forcés alors, malgré leur égoïsme, de reconnaître leur prééminence.

Un motif non moins louable que la crainte d'introduire dans une famille les fruits de l'adultère, peut encore déterminer les femmes à ne point dévier du chemin de la vertu : c'est l'exemple qu'elles doivent à leur époux et à leurs enfans; c'est en déployant à leurs yeux tout ce que la sagesse, la douceur et la tendresse ont de précieux dans une épouse et dans une mère, qu'elles répandent autour d'elles cette heureuse influence qui amène la paix et le bonheur dans leur ménage. Oui, cette

roideur qui est dans le caractère de l'homme ne peut être maîtrisée que par cet être bienfaisant que la Providence lui accorda dans un moment d'abandon; et la femme, ce précieux don de la nature, en n'imitant pas nos travers acquiert de nouveaux droits à notre vénération. Les obligations que nous contractons journellement envers les femmes sont immenses, et les récapituler serait, nous le sentons, non pas au-dessus de la reconnaissance que nous leur vouons, mais bien au-dessous de ce que nous pourrions en dire. Qui est-ce, par exemple, qui pourrait remplacer, auprès de ses enfans, les soins d'une tendre mère et prodiguer à un époux les conseils que dicte une véritable amitié, et qui, si souvent ramènent à ses devoirs celui qui s'en

est éloigné ? La femme, toujours la femme.

Nous pourrions ajouter encore une infinité de motifs plus puissans les uns que les autres pour exciter chez le sexe sa persévérence à bien faire, si toutefois il en avait besoin, et dans le nombre nous lui désignerions la crainte de voir arracher, par un intrus, la part d'héritage qui revient aux enfans légitimes. Une épouse estimable, une tendre mère se refusera continuellement à une action qui porte avec elle de si graves inconvéniens; et en mettant dans le sexe en général notre entière confiance; elle ne saurait être trahie. Tout ce qui est grand, noble et généreux lui appartient. Il est impossible que bien pénétrées de toute l'étendue de leurs devoirs, les femmes ne les rem-

plissent pas exactement. Nous leur demandons, sans doute, des choses qui sont au-dessus de nos forces, et en les obtenant d'elles nous reconnaissons leur supériorité sur nous. Cet aveu tacite ne suffit-il pas à leur orgueil, quand même la tranquilité de leur propre conscience ne viendrait pas leur faire sentir qu'une conduite honorable est plus propre à leur procurer le repos que des actions qu'on ne saurait avouer. Nous le disons avec une entière conviction, une femme qui remplit avec exactitude les devoirs que lui impose la nature, a un million de fois plus de mérite qu'un homme n'en pourait avoir en remplissant tous les siens.

Les fêtes avaient enfin cessé chez le banquier, et le calme le plus parfait était venu remplacer les plaisirs

que, durant plusieurs jours, le mariage de Clémence y avait attiré. Les affaires avaient repris le dessus, et sir Edward s'était montré supérieur à sa position. Il avait eu assez de philosophie pour ne pas continuer à s'affecter inutilement d'un incident qui était venu le mettre au niveau de beaucoup d'honnêtes gens; et les quelques millions de fortune que possédait sa femme étaient bien plus que suffisans pour le guérir d'un reste de faiblesse humaine, si toutefois sa susceptibilité avait pu aller jusques là; mais de quelles infortunes, dans le siècle actuel, l'or ne nous console-t-il pas? En prenant son parti en brave, le baronet ne se montra pas supérieur à son sexe, car nous avons dit qu'il en avait les faiblesses; mais il fit du moins ce qu'il y avait de plus convenable

dans la circonstance délicate où il se trouvait.

De quelque faible importance que fussent les événemens qui se déroulaient autour de Jules, ils ne pouvaient cependant passer inaperçus sous les yeux de notre héros. On sait que les petites causes produisent quelquefois de grands effets, et pour celui qui, comme Jules, était placé dans une position particulière, les choses les plus minimes ne pouvaient manquer de le frapper. Peut-être que tout autre, dans une situation semblable, se serait peu affecté; mais doué d'une sensibilité extrême, en le privant de la connaissance des auteurs de ses jours et des soins qu'un enfant à droit d'en attendre, la nature s'était montré marâtre envers lui et il était profondément affligé de ce que tout autre à sa place

aurait, peut-être, traité d'enfantillage. Les hommes diffèrent entre eux de manière de voir et l'on peut encore considérer cette état de chose comme l'un des bienfaits de la divine Providence : car si leurs goûts ou leurs passions étaient les mêmes, il s'en suivrait les plus graves inconvéniens.

Une circonstance que notre héros n'avait pu prévoir devait encore augmenter ses ennuis : des affaires de la plus haute importance vinrent obliger M. Berton à faire un voyage en Angleterre. Quelque fut le chagrin que cette absence dut causer à Jules et à son vénérable ami, le départ du respectable vieillard fut décidé ; mais l'époque du retour n'avait pas été précisée, parce que les événemens seuls pouvaient en déterminer le moment. S'il n'eut dé-

pendu que de M. Berton, il n'aurait certainement pas quitté son élève, ets urtout dans un instant où madame Dorsange allait ramener sa nièce à Paris. Jules, de son côté, ne voyait pas partir le dépositaire du secret de sa naissance sans éprouver de cruels regrets; mais il était impossible de différer un voyage auquel se rattachaient des intérêts majeurs. Depuis long-temps, il espérait que l'arrivée de ces dames apporterait quelque changement à l'éloignement qu'éprouvait pour lui sa famille, et il lui paraissait impossible qu'au moment de s'unir à celle qu'il aimait, ces mêmes parens, qui l'avaient cruellement abandonné, ne finissent pas enfin par se faire connaître à lui, pour le dédommager de tous les maux qu'il avait éprouvés. Les adieux des deux amis

ſurent pénibles. Jules se montra plus sensible encore à cette nouvelle séparation, qu'il ne l'avait été à la première, parce qu'à l'époque ou celle-ci avait eu lieu, notre héros partait pour l'armée et qu'alors la gloire animait toutes ses pensées; mais aujourd'hui il n'envisageait que le bonheur d'unir sa destinée à la femme qu'il adorait. L'influence que M. Berton exercait sur tout son individu, lui fit vivement regretter qu'il retardat encore, en s'éloignant, le moment qui devait combler tous ses vœux.

Il était tout préoccupé des idées douloureuses que faisaient naître en lui les adieux qu'il venait de faire, lorsqu'un individu, qui se jeta tout-à-coup dans ses bras, faillit l'étouffer de caresses, en articulant à chaque accolade qu'il lui donnait, ce

peu de mots : Ah ! M. Jules, combien je suis charmé de vous voir. Qui aurait jamais pensé que nous nous rencontrerions, et que ce serait précisément à Paris ? Le personnage qui exprimait ainsi la joie qu'il ressentait d'une aussi heureuse rencontre, avait tellement ajouté de gestes à ses paroles, que notre héros fut quelques instans avant de pouvoir envisager et reconnaître celui qui l'accablait des démonstrations de son ardente amitié. Enfin, rendu au libre exercice de sa vue et de ses mouvemens, qu'on juge de sa surprise en reconnaissant, dans cet individu, le docteur Sanchez qu'il avait connu à Madrid en 1810.

— « Eh quoi ! vous ici, mon cher ami ? lui dit Jules à son tour, et un peu revenu de son étonnement. J'en suis ma foi bien aise ; mais apprenez-

moi quel est le hasard qui vous a fait ainsi quitter votre patrie et vos cliens?

— Ma patrie, mon cher Jules, je n'en ai plus. Vous avez porté dans mon pays des idées de liberté, et après la domination des Français, celle des moines ne saurait convenir aux hommes qui sont susceptibles de penser. Nous avons goûté avec vous, et pendant quelques années, des douceurs que nous ignorions. Votre présence, la lecture de vos auteurs, avec lesquels nous nous sommes familiarisés et que proscrivait notre inquisition que vous avez abattue, ont fait germer en nous des idées dont la classe éclairée de la nation se ressentira long-temps. Honteux du joug humiliant sous lequel nous gémissions, quelques-uns de mes compatriotes et moi nous avons aban-

donné volontairement une patrie que vous nous avez rendue odieuse. C'est en France que nous sommes venus demander un toit hospitalier, et en nous l'accordant, votre gouvernement, devenu le nôtre, trouvera dans nos personnes de loyaux et fidèles sujets. »

Jules avait prêté une si grande attention à la réponse du docteur, qu'il ne s'était pas aperçu qu'un tiers était avec eux; et dans le moment où il se disposait à demander à celui-ci le motif de sa visite, le digne fils d'Esculape reprit ainsi : « Comme moi, monsieur est Espagnol. Les mêmes raisons nous ont fait abadonner notre patrie; mais il y a cependant entre nous quelque différence : l'exil de mon compatriote est forcé, et le mien est volontaire. Pour vous mettre au courant, je vous dois des expli-

cations et je vais vous les donner le plus succintement possible.

» Lorsque nous nous sommes connus dans la capitale des Espagnes, j'exerçais, ainsi que vous le savez, la profession de médecin. A cette époque, s'il vous en souvient, vous tourniez ma méthode en plaisanterie. Malgré la franchise avec laquelle je m'exprimais alors sur mon état, je n'en étais pas moins persuadé que mon système l'emporterait sur beaucoup d'autres. Vous pouvez me dire aujourd'hui si je me suis trompé. Après avoir opéré des cures radicales en Espagne, et acquis une certaine célébrité, je pris la résolution de quitter mon pays au moment où vos troupes l'abandonnaient, parce que mes chers compatriotes, peu partisans des innovations, m'auraient fait un mauvais parti pour celles que j'y

avais introduites. J'avais en outre contre moi des confrères qu'un sentiment de jalousie devait porter à la vengeance; et peu disposé à l'affronter, j'arrivai à Paris avec l'intention d'utiliser et de faire goûter mes connaissances médicales. Je trouvai d'abord quelque opposition, non pas dans mes malades, mais dans les médecins qui me présentèrent au public comme un empirique. On me surnomma même le Sangrador moderne. N'importe; je persévérai dans mes principes, et malgré tous les sarcasmes que j'eus à essuyer, je parvins à me faire une réputation à laquelle même les nombreux obstacles qu'il fallut vaincre, contribuèrent puissamment. Une fois connu avantageusement du public, dont avec un peu d'adresse on gagne presque toujours la confiance, je fis

comme à Madrid. Je laissai aller les choses d'elles-mêmes. Je fus bientôt cité partout, on ne parlait que de mes talens supérieurs; en un mot, je devins le médecin à la mode, l'Hypocrate et le Gallien de toutes les belles comme de tous les élégans du jour. Tel est souvent le monde : il commence par vous critiquer, puis il finit par vous admirer ; et lorsque vous avez obtenu sa bienveillance, il faut que les envieux déploient plus d'efforts pour vous la faire perdre, que vous n'en avez employé pour l'acquérir. Voilà la position brillante où me placèrent quelques personnes qui, ayant quelque influence, s'en servirent pour me prôner, et je leur dûs la victoire complète que je remportai sur mes adversaires. J'avais introduit en France l'usage des sangsues, remède

infiniment plus convenable que celui de la saignée et qui, n'ayant pas besoin d'appareil, n'influe pas autant sur le moral du malade. Je prescrivis, le moins possible de médicamens, et cette circonstance, assez singulière par elle-même, et toute opposée à la manie des médecins, me vallut une vogue extraordinaire. La crainte de n'avoir plus de cliens obligea mes contradicteurs à se ranger de mon avis, du moins en apparence, car dans les écoles ils continuèrent à enseigner leur vieille méthode. Celà m'était à-peu-près égal, parce que je fondais mes espérances sur l'expérience et l'institution des jeunes docteurs. Enfin, mon cher ami, je suis devenu le médecin par excellence. Je jouis non-seulement d'une brillante réputation, mais encore d'une fortune hon-

nête qui s'arrondit tous les jours, grâce à l'augmentation de ma clientelle qui appartient entièrement à la haute classe de la société, parce que c'est seulement avec les gens puissans qu'il m'est permis d'atteindre mon but. Ce n'est pas que je considère comme au-dessous de mes soins cette classe honorable et industrielle à laquelle au reste je les accorde gratis; mais je me suis plus spécialement attaché à la première parce que d'elle seule dépendait mon triomphe. J'ai reçu des souverains étrangers et du gouvernement français lui-même des marques de munificence, qui ne laissent aucun doute sur l'efficacité de mes moyens; et les décorations dont vous me voyez honoré prouvent encore plus que mon langage le degré de faveur qui m'est acquis.

» Attaché à l'une de vos sociétés savantes, j'ai quelquefois des relations avec M de Campan qui, par son immense fortune, y jouit d'une grande considération. C'était pour lui demander de concourir avec moi à la réussite de certaine entreprise qui concerne mon compatriote, que je m'étais présenté à la porte du banquier, lorsque sir Edward, que j'ai rencontré, m'a appris votre position dans la maison et l'influence que vous exerciez sur l'esprit de ce riche financier. Je suis venu directement auprès de vous, pour vous exprimer le plaisir que j'ai de vous retrouver après une si longue absence, et mettre votre amitié à contribution en faveur de mon concitoyen.

— Vous ne devez nullement douter, mon cher Sanchez, de la vive satisfaction que je ressens en vous

voyant, et de celle que j'éprouverai en vous étant utile dans tout ce qui dépendra de moi; mais en vous faisant connaître ma bonne volonté, je dois également vous dire que je suis une bien petite puissance, et je crains qu'en vous parlant de l'estime dont m'honore mon patron, on n'en ait un peu exagéré l'importance. Quoiqu'il en soit, veuillez bien me dire en quoi je puis vous être utile, et recevoir l'assurance des efforts que je ferai pour y parvenir.

— Je n'en attendais pas moins de vous, dit le docteur en serrant la main à son ami, voici ce dont il s'agit :

» Le segnor Don Antonio, que j'ai l'honneur de vous présenter, est un de nos plus savans mathématiciens. C'est à son rare génie que les Espagnes sont redevables d'une foule

d'inventions utiles, et notre patrie lui devrait d'immenses richesses si elle avait voulu adopter les résultats de ses nobles travaux. Mais, comme il devait le pressentir, les innovations qu'il voulait introduire, ont trouvé un grand nombre d'oppositions : de toute part le peuple et les grands se sont élevés contre lui. Les machines à vapeur dont le savant don Antonio propose l'usage, sont supérieures à toutes celles qui ont paru en Angleterre et en France. Les gens du peuple qui craignaient de voir diminuer la main-d'œuvre par l'adoption de ces machines ainsi perfectionnées, se prononcèrent contre elle; ceux qui jouissent de la considération que leur donne un rang élevé, honteux d'apercevoir un homme instruit dans le pays de l'ob curantisme, firent considérer

long-temps mon ami, comme atteint d'une fièvre cérébrale et finirent par le signaler au saint-office. La fuite étant devenue le seul moyen d'éviter tant de persécutions, mon compatriote a quitté sa patrie, pour laquelle il a tout sacrifié dans ses recherches utiles, et riche seulement de ses talens, il est venu sur cette terre hospitalière les proposer en échange de l'appui que sa position réclame impérieusement. Déjà il a fait des essais; mais s'étant convaincu qu'il lui fallait, en France comme partout ailleurs, une réputation qu'on n'acquiert pas facilement quand on est sans argent, et ne voulant pas s'épuiser en efforts inutiles, il s'est adressé à moi pour lui trouver un de ces hommes riches, qui ne dédaignent pas d'associer leur nom aux travaux d'un savant, pourvu qu'en partageant la

gloire de l'association ils en fassent entrer dans leurs coffres presque tous les bénéfices. M. de Campan m'a paru être l'homme convenable, et pour peu que son gros bon sens lui présente quelque charme de succès, je suis persuadé de le trouver disposé à prendre cette affaire à cœur. Veuillez, mon cher Jules, devenir l'interprête de nos sentimens auprès de votre patron, et vous charger de lui faire goûter nos propositions. »

Jules promit au docteur et à son ami de faire tout ce qui dépendrait de lui pour le succès de cette affaire; ils se quittèrent en convenant d'un rendez-vous pour le lendemain. Cette offre faite à un riche de contribuer, au moyen d'un peu d'or, au succès d'une entreprise utile lui paraissait naturelle; mais lui proposer

de participer à une gloire qui ne devait être que le partage de l'artiste qui l'avait méritée, lui semblait être un vol déguisé. Comment concilier en effet cette délicatesse qui doit caractériser tout homme de bien avec l'idée de s'emparer d'une réputation qui n'est pas la sienne? Les spéculations commerciales, les chances hasardeuses, sont susceptibles de rapporter des bénéfices; mais ces bénéfices c'est de l'or. Quant à la récompense qui dédommage le savant de ses veilles, elle est tout entière dans cette auréole de gloire qui seule flatte ses goûts, son amour-propre, et que nul autre que lui ne devrait convenablement avoir Telle est la pensée qu'émettra toujours un gagalant homme, du moins nous aimons à le penser.

Sans s'arrêter à d'autres réflexions

que celles que nous venons de tracer, et charmé de trouver une occasion d'être utile, Jules se rendit auprès du banquier, et lui fit connaître les propositions qu'il était chargé de lui transmettre. Après l'avoir écouté très-attentivement, M. de Campan lui fit cette réponse : « Ce que vous venez de me dire en faveur du savant don Antonio n'a rien qui doive m'étonner, parce que tous les jours une infinité d'offres semblables me sont faites. L'importance de chacune des découvertes que l'on me prie d'encourager de mes fonds, est plus ou moins bien démontrée par les auteurs mêmes des inventions, et, n'étant pas dans le cas de pouvoir en apprécier ou en contester le mérite, je dois m'en rapporter à ce qui leur convient de dire. Mais je me tiens sur la défensive, parce qu'il y



aurait de la duperie de ma part à hasarder ma fortune dans des entreprises qui ne m'offrent que des chances très-incertaines. Ce n'est pas en faisant des opérations de ce genre, vous le sentez bien, que j'ai acquis les richesses que je possède, et comme il s'offre à moi, tous les jours, des occasions très-sûres de les augmenter, j'aime mieux suivre le chemin battu que celui qui ne l'est pas. Je vous parais peut-être égoïste; cependant je ne le suis pas. Je peux vous en fournir la preuve. Il faut pour juger du mérite d'une invention avoir des connaissances plus étendues que les miennes, et l'opinion de la partie intéressée, réunie à celles de quelques autres personnes, ne sauraient me persuader une chose que mon gros bon sens se refuse d'admettre. Vous allez me dire

qu'il y a ici entêtement; je vous répondrai qu'il n'y pas plus d'obstination que d'égoïsme dans mon raisonnement. Plusieurs individus, déterminés par les mêmes motifs, peuvent avoir la même opinion, et s'ils sont intéressés à me tromper, je ne dois pas les laisser faire par suite d'une faiblesse qui serait non-seulement ridicule, mais qui me deviendrait même préjudiciable. Je ne dois pas exposer la fortune que je possède, que j'ai gagnée dans des affaires qui étaient entièrement à ma portée, à être dissipée par l'adoption imprudente de chimériques idées, et, malheureusement, dans le siècle où nous vivons, il est tant d'hommes qui croyent avoir trouvé la pierre philosophale, que je ris de pitié en les voyant courir après des visions, tandis que des besoins plus pressans

devraient les occuper. Si je m'aperçois de leur folie, pourquoi la partagerais-je en l'encourageant ? Vous me répondrez encore à cela que, comme membre de plusieurs sociétés savantes, je dois aider de mes fonds ceux de mes semblables qui consacrent leur existence à d'utiles recherches, et dont les intentions comme les travaux n'ont pour but que l'intérêt général. Il m'est très-facile de détruire toutes les objections que vous vous croiriez le droit de me faire à cet égard en vous disant que ma fortune m'a donné là une importance que je suis honteux d'avoir : car, suivant moi, il est ridicule que la possession des richeses suffise pour faire accorder à un homme un mérite qu'il n'a pas ; celui d'apprécier des talens qui lui sont totalement étrangers Un in-

dividu qui jouit de quelque aisance est toujours sûr d'acquérir de la popularité, pour peu qu'il y prétende, et il arrive rarement à celui qui est dans les affaires de ne pas chercher à en avoir. Elle donne de la considération à l'homme; or quel est celui qui la dédaigne? Il y a beaucoup d'industriels qui ne doivent leur réputation et leur fortune qu'à des choses fort simples; ce sont ceux-là précisément qui s'opposent le plus particulièrement, et de tout leur pouvoir, à la propagation des lumières. Celà vous paraît extraordinaire, cependant la chose est toute naturelle. Effrayés de trouver des contradicteurs ou des gens qui les surpasseraient en améliorations, ils se hâtent de les écraser en empêchant qu'ils ne parviennent à faire admettre leurs innovations, et quand on a

du crédit et de la fortune, il est facile de rebuter dans ses démarches celui qui n'a pas de pain. Dégoûté par les obstacles, l'homme à talent se retire, et, maudissant sa destinée, il emporte avec lui dans la tombe, que lui a préparée sa misère, ce qui devait illustrer son pays et soulager ses derniers instans. Ce malheureux, en cessant d'exister, laisse encore après lui des êtres qui sont plus à plaindre; la détresse qu'ils éprouvent est le résultat d'énormes sacrifices, sur lesquels ils sont appelés à gémir comme sur celui qui les a faits. Que de sciences le manteau de la détresse ne recouvre-t-il pas! que de mérites transcendans n'ont été reconnus que long-temps après la mort de ceux qui les possédaient!.... O illustre Miguel de Cervantes! Tes compatriotes, après t'avoir refusé du pain quand

tu vivais, ont vû plusieurs villes d'Espagne se disputer l'honneur de t'avoir donné le jour, lorsque tu n'étais plus ! Ah ! je sens combien une pareille conduite est décourageante pour ceux qui, comme toi, se vouent à des travaux utiles!.... Je ne puis pas protéger ces travaux, je le répète, et j'en éprouve beaucoup de regrets, parce que je n'ai pas assez d'instruction ; mais, comme homme de bien, jaime à secourir les personnes qui les conçoivent et les exécutent. Je vous ai dit, mon cher Jules, que les malheureux avaient des droits à ma bienveillance, et je ne veux pas, dans cette circonstance, vous donner une preuve contraire à ma profession de foi. Voilà un billet de mille francs, remettez-le, de ma part, à l'honnête artiste que vous protégez. Dites lui que je désire bien

sincèrement que cette somme puisse l'aider dans ses entreprises, et que s'il y réussit, alors... oui, seulement alors, il me la rendra : dans le cas contraire..... eh bien ! je la considérerai comme perdue. »

Après s'être exprimé ainsi, le banquier quitta Jules, et celui-ci resta tout stupéfait d'un pareil langage.

« Eh quoi ! s'écria-t-il dans un mouvement qu'il lui fut impossible de réprimer, les hommes sont donc tous les mêmes ? Hélas ! il n'est que trop vrai que l'égoïsme ou la jalousie déterminent leur indifférence pour les maux de leurs semblables ; que ceux qui possèdent des richesses ne s'en servent que pour assouvir leurs passions, leurs goûts effrénés pour la débauche et le luxe, et qu'ils ne cherchent pas même à racheter leurs vices par quelques vertus. O

vertu céleste tu n'es véritablement qu'un mot vide de sens pour eux; en te trouvant sur les lèvres de tous, on est condamné à ne te rencontrer au fond du cœur d'aucun. Que font, en effet, de belles phrases dites en public lorsquelles sont démenties en particulier? Il est des hommes qui aspirent à une réputation de bienfaisance, parce qu'elle flatte leur orgueil; mais pour l'obtenir on sait que leurs moyens ne sont pas toujours des plus délicats. Cependant il en coûte si peu pour faire le bien qu'il est réellement étonnant qu'il y ait si peu d'actions louables; tant de riches pourraient être bienfaisans sans qu'il leur en coûtât une seule privation !.... Mais non; ils préfèrent la malédiction du pauvre à la douce consolation d'avoir fait quelques heureux. »

On avouera pourtant qu'il était naturel que M. de Campan se méfiât de toute espèce de coopération dans des affaires qui ne sonnaient pas l'argent; le cinq ou le trois pour cent, offrent un genre de spéculation auquel tous les individus indistinctement peuvent se livrer; des affaires de bourse sont à la portée de tout le monde, et il n'est pas besoin d'avoir même la science infuse pour savoir quel est le bon moment pour vendre ou acheter des rentes. Il suffit, pour celà, d'être intriguant et de s'initier dans les secrets de la diplomatie. Le financier, comme bien d'autres, préférait ce genre de spéculations à celui de se casser la tête pour comprendre cette science qui a pour objet la grandeur et ses propriétés. Celle-là, pas plus que d'autres, n'avait contribué à sa for-

tune, et bien convaincu que son barême lui suffisait, il ne voulait pas entendre parler d'autre chose. Mais si on ne peut rien demander à l'homme sans instruction, en est-il de même de celui qui en possède, et n'a-t-on pas le droit d'exiger de lui quelque chose de plus que de l'ignorant ? Sans doute qu'on aurait droit d'y prétendre; mais celui-là est-il moins exempt de vices parce qu'ils possède des connaissances, et ses richesses ne le mettent-elles pas dans le cas d'oublier que l'artiste et l'homme à talens contribuent à la splendeur d'un empire ? S'il s'en souvient, ce n'est que pour briller à leurs dépens en vantant les lettres et les sciences, sans jamais les encourager de sa bourse. Il semble que les hommes craignent de voir réjaillir sur d'autres que sur eux cette part

de gloire que chacun ambitionne et qu'obtient difficilement celui qui l'a le plus méritée. L'intrigue conduit à tout, et le plus effronté est celui-là même qui réussit. Les hommes sans talens savent neanmoins se glisser avec une étonnante facilité dans les premières places du gouvernement : ils escamotent accaparent avec une incroyable adresse toutes les dignités, et immédiatement au-dessous d'eux on rencontre toujours les véritables capacités. Ce mal, qui n'est pas sans remède, existe depuis long-temps sans qu'on s'occupe sérieusement d'y remédier. Cependant c'est une plaie pour l'état, parce que l'ignorant qui occupe un poste éminent, qu'il ne considère que sous le rapport des honneurs et des émolumens qu'il lui procure, est obligé d'abandonner à des inférieurs,

plus ou moins capables, des soins confiés à une tête inhabile et dans laquelle il n'y a que de l'orgueil et de l'ambition. Il est vrai que pour remplir certaines fonctions il faut une morgue insolente, parce qu'elle sert à donner quelque importance à des choses qui n'en auraient pas sans celà, et que pour trouver des hommes capables d'en montrer on ne peut les prendre que parmi cette classe d'imbécilles qu'on rencontre partout et qu'on ne voudrait voir nulle part. On sait que le véritable mérite est modeste; que l'homme à talens, comme l'homme de bien, sont d'un facile accès. Le sot qui craint de se montrer à découvert, affecte de racheter son ignorance par la difficulté de se laisser approcher, et par ce ton qui n'en impose qu'à ses pareils; mais, malgré les garçons de

bureaux, les huissiers, les lambris dorés et le ton d'impudence, on retrouve toujours sous la broderie l'homme tel qu'il est; c'est-à-dire le sot et rien de plus. Les réputations, comme les emplois se vendent aux enchères, et on en trafique comme d'une marchandise. Les premières charges de l'état sont sollicitées par ceux-là même qui déclarent d'avance n'en vouloir, que parce qu'il n'y a rien à faire, et que parce qu'il est bon d'émarger un état qui procure tous les mois un fort traitement, en échange de quelques signatures. «Les faiseurs sont là, se disent ces inutilités a la mode, en parlant des commis; nous n'avons besoin de nous montrer qu'un moment pour donner des ordres.» Ils en donnent effectivement à tort et à travers; croyant faire encore beau-

conp d'honneur au peuple qui les paie pour quelques instans, qu'ils daignent sacrifier à leurs devoirs, et qui sont bien précieux, sans doute, puisqu'ils les briguent le plus qu'ils peuvent. C'est ainsi que vont les choses. Les années se succèdent, les hommes se remplacent, et l'expérience du passé ne sert ni au présent ni à l'avenir. Nous sommes toujours dans l'enfance; pendant qu'on se dit : à demain l'amélioration, la mort, qui ne respecte pas même les rois, moissonne, avec son inexorable faux, ceux qui eussent pu faire le bien et ceux qni firent le mal. En les confondant ainsi dans un même exil, elle semble indiquer à ceux qu'elle épargne ce qu'ils auraient à faire; mais, aussi peu sages que leurs devanciers, ils se conduisent de même.

Que de réflexions l'homme de bon sens n'est-il pas appelé à faire sur tous les abus qui existent, et qu'on tolère sans trop savoir pourquoi; car il serait si facile de s'en affranchir. Par excès d'insousiance ou d'égoïsme, l'homme fait son malheur et celui de son semblable, et cependant en le créant, la Divinité semblait l'appeler à de plus nobles destinées. Jusques à quand cette classe honorable, qui rend de si grands services à la société, et qui réunit à elle seule toutes les vertus, est-elle appelée à gémir des travers de ceux qui se sont arrogés le droit de la rendre passible de leurs fautes, comme si l'honnête homme, le vertueux citoyen devaient souffrir des vices qu'ils ne connaissent pas. Combien on serait en droit de reprocher à ces êtres immoraux leur

turpitude, puisqu'elle ne tend qu'à humilier ou avilir ceux qui les nourissent et les paient; mais ceux-là ne se montrant pas généreux à demi, se vengent des affronts qu'on leur fait essuyer par la pratique réelle de toutes les vertus. Exemple magnanime qui devrait enfin dessiller les yeux de ceux qui se montrent, non-seulement égoïstes, mais imprudens.

Après avoir considéré l'homme lorsqu'il est en faveur, voyez-le dans son abaissement. En perdant ses dignités et sa charge, il a perdu aussi son insolente morgue. C'est en rempant aux pieds de ceux qu'il méconnaissait la veille qu'il se fait remarquer; et dans ce même individu que vous voyez si humble, si poli, vous avez de la peine à reconnaître celui qui, hier encore, dédaignait de vous parler. En l'abandonnant, la

prospérité lui a fait perdre, avec tous ses amis, cet air insolent dont il écrasait tout ce qui l'environnait, et il ne trouve personne aujourd'hui pour le plaindre. Cette leçon ne peut être utile à aucun, et, en se succédant les uns aux autres dans les places, tous les individus sont imbus des mêmes doctrines. Il faut que les adulations soient remplacées par le plus profond mépris, et qu'à leur tour les puissances tombées aillent augmenter le nombre de ceux dont on est bien aise d'être débarrassé. Vanités de ce monde, qu'êtes-vous après nous? Rien, absolument rien: car cette gloire acquise aux yeux de certains, se trouve contestée par d'autres; et si elle n'est réellement le résultat d'aucune vertu, d'aucun talent, elle s'éteint avec nous, ou tout au moins avec ceux qui la prônaient et

qui doivent également payer leur tribut à la nature. Ne vaudrait-il pas mieux, pour soi-même et pour sa mémoire, puisqu'on tient tant à la perpétuer, n'avoir fait que du bien pendant toute sa vie, et être regretté après sa mort, que d'avoir cherché à humilier ses semblables? La tombe nous rend tous égaux, on le sait, et si les riches se distinguent encore en élevant sur leurs cendres de magnifiques monumens, cette poussière honorée n'est pas pour cela d'une essence plus précieuse que celle du pauvre que la moindre pierre recouvre. Ne vaudrait-il pas mieux soulager l'infortune des vivans que d'élever des palais pour les morts? Le temps qui use tout, finit par faire justice de ces édifices de la vanité, et la poudre de leurs débris vient encore niveler toutes les sommités

des tombeaux. Des événemens malheureux détruisent aussi bien des fortunes que l'on croyait bien stables, et il n'est pas toujours sûr qu'à sa majorité le fils jouisse de celle qu'il attend de son père. On a vu tant d'hommes riches tomber tout-à-coup dans l'adversité, et tant de misérables devenir opulens, que les hommes devraient encore trouver, dans ces variations, de grands sujets de méditation; mais ce sont de grands enfans, ils sont incorrigibles, et bien qu'ils frondent les défauts des autres, on dirait qu'il leur est impossible de mieux faire. Où ne nous entraîneraient pas les réflexions qui nous sont suggérées par les vanités humaines!... Nous ne devons pas en accabler le lecteur, mais seulement les lui signaler au fur et à mesure que la situation de notre héros le per-

mettra, afin de faire ressortir toute l'horreur dont est entouré celui qui, comme lui, est jeté dans le monde sans aucun espèce d'appui.

Lorsque don Antonio vint demander à Jules le résultat de sa démarche auprès du banquier, et que ce bon jeune homme le lui eut fait connaître, il ne parut nullement surpris du refus de M. Campan. « Je m'y attendais, lui dit l'Espagnol, et je ne pouvais espérer autre chose. La générosité du financier a même été au-delà de mes espérances. En m'accordant une somme de mille francs, ce n'est pas me mettre dans le cas de me livrer à aucune entreprise utile; mais seulement me faciliter les moyens d'aller chercher, dans un autre pays, ce que celui-ci me refuse. Avant de me rendre aux instances de mon compatriote Sanchez pour

me présenter à votre patron, j'avais déjà vu toutes les personnes qui, par leur rang, leur fortune ou leur réputation de bienfaisance, étaient susceptibles de faire quelque chose pour moi et pour le bien-être général. Partout j'avais été éconduit avec un orgueilleux dédain, et ceux qu'on disait être le plus en état de m'encourager, comme étant animés des sentimens les plus généreux, n'avaient répondu à ma confiance ou à ma démarche que par le ton du plus froid mépris. Je passais aux yeux de certains pour un espion qui se servait d'un vain prétexte pour connaître leur opinion; auprès d'autres, pour un filou qui cherchait à les voler; enfin, chassé par les domestiques chez le plus grand nombre, j'ignorais l'idée que leurs maitres avaient pu concevoir de moi.

En offrant à ces êtres favorisés des dons de la fortune d'acquérir un peu de gloire, ils me prenaient pour un mendiant, me mettaient à la porte, croyant que je leur demandais du pain. Vous le dirais-je, il en est auxquels j'ai parlé et qui n'ont pas eu honte de descendre jusqu'au rôle de valet en me disant que leur maître n'y était pas. Quelques-uns, voulant jouer l'importance, faisaient dire par leur portier que pour parler à leur grandeur on devait demander une audience. Je me conformais à cette petitesse, et, après avoir sollicité, comme auprès d'un ministre, la faveur d'un entretien particulier, on me répondait que la multiplicité des travaux ou des occupations de l'homme important, ou pour mieux dire impertinent, s'opposaient à ce qu'il me reçut; que je pouvais

faire connaître, par écrit, le motif de ma demande, et que si elle était fondée on y ferait droit. Je me conformais encore à cette formalité, mais la plupart de ces personnages étant incapables d'apprécier mes vues, me faisaient remettre, par leur concierge, les plans que je leur avais communiqués, sans charger ce singulier intermédiaire de m'informer de leur avis. Les autres, enfin, gardaient mes projets et mes lettres pour s'en servir, au besoin, dans leurs propres intérêts. Rebuté partout, ainsi que vous le voyez, je comptais un jour mes infortunes au docteur, et abusé par son bon cœur et par le désir de m'être utile, il me fit du financier un éloge pompeux; il m'assura que je trouverais auprès de lui seul les ressources que tous les autres ensemble m'avaient refu-

sées. Je l'écoûtai avec calme ; mais mon expérience lui prédit que celui-là serait comme les autres. C'est à vous, M. Jules, qu'il appartient de me dire si je me suis trompé. Deux personnes jouissant auprès de lui de quelque influence sont intervennes et m'ont obtenu un peu d'or, mais rien de plus. Vous voyez ce que c'est que les encouragemens des gens riches. Ils font quelques aumones et ont grand soin encore de les rendre publiques afin qu'elles ornent d'un peu de popularité l'orgueil qui les domine. Malheur à l'homme qui ne peut se suffire à lui-même. La faveur que l'indigent sollicite auprès des grands lui donne plus d'embarras et de soucis, quelque soit son peu d'importance, qu'elle ne lui procure d'avantage s'il parvient à l'obtenir ; et celui qui est doué de quel-

que estime pour lui-même, après avoir essayé de l'intrigue, sera tellement effrayé des suites qu'elle entraine avec elle, qu'il reculera devant l'énormité des chagrins que peut lui procurer un avenir dont elle serait le résultat. »

CHAPITRE XIX.

L'avenir lui sourit.—Rencontres et reconnaissances.

Après avoir exhalé toute son humeur contre ces soi-disant amis des sciences et bienfaiteurs de l'humanité, don Antonio pria Jules de vouloir bien faire agréer ses remercîmens au financier et de les recevoir lui-même pour l'intérêt qu'il lui avait porté en plaidant en sa faveur. Le savant s'éloigna en marmotant entre ses dents : « Oui, tous ces gens à
» grande fortune ont la même ma-
» nière de voir, et ceux dont la ré-
» putation est le mieux établie ne

» sont pas meilleurs que les autres. »

Jules avait entendu ce qu'avait dit l'Espagnol en se retirant ; il ne put s'empêcher de le plaindre et de convenir en lui-même qu'il avait parfaitement raison. A peine don Antonio l'avait-il quitté qu'on lui remit une lettre timbrée de Turin. Il reconnut l'écriture pour être de madame Dermont et se hâta d'en rompre le cachet. Son amie le prévenait qu'un incident, auquel on ne s'était pas attendu et qui venait de survenir, retardait de quelque temps encore leur départ pour la France. Les intérêts majeurs qui occupaient exclusivement sa tante lui laissaient à elle-même peu d'instans, et, tout en regrettant de voir s'élever un nouvel obstacle au rapprochement qu'elle désirait si ardemment, cette femme

charmante et tendrement aimée l'engageait à la résignation. « Votre im-
» patience, lui écrivait-elle, est vi-
» vement partagée ; et je vous assure
» qu'il se passe peu de momens sans
» que vous ne soyez l'objet de toutes
» mes pensées. Mon bonheur dé-
» pend de vous, comme vous m'avez
» dit souvent que le vôtre était at-
» taché à ma possession, et nous
» devons trouver quelques consola-
» tions à nos ennuis, dans la certi-
» tude d'être bientôt unis. Je vous
» ai dit que le mystère qui enveloppe
» votre naissance à long-temps été
» le motif de l'éloignement de ma
» tante pour un hymen qui doit
» combler tous nos vœux. Madame
» Dorsange, quoique excellente fem-
» me, n'est pas, comme vous le savez,
» exempte de faiblesses, et elle par-
» tage malheureusement ce pré-

» jugé, qui est de croire qu'un nom
» honorable est d'une absolue né-
» cessité, dans les entreprises les plus
» difficiles comme dans les plus sim-
» ples actions de notre vie. Il lui sem-
» ble qu'un être sans nom est une
» créature réprouvée du ciel que les
» humains doivent fuir, dans la crain-
» te de voir deverser sur eux-mê-
» mes une partie de l'espèce de ma-
» lédiction sous laquelle elle gémit,
» comme si toutes les créatures n'a-
» vaient pas un droit égal aux bontés
» de la Providence ; comme si l'être
» suprême, que l'on nous dit être infi-
» niment bon, pouvait admettre lui-
» même de semblables distinctions!..
» Pauvres comme riches, nobles ou
» plébiens, ne subiront pas moins la
» loi commune, et ce tribut de la
» vie une fois payé, que nous res-

» tera-t-il?... hélas! rien de nous si
» ce n'est que des vanités. Long-
» temps, vous le savez, j'ai eu à lut-
» ter contre sa manière de voir, et il
» n'a pas moins fallu, pour la déter-
» miner en votre faveur, que cette
» moralité et cette conduite honora-
» ble qu'elle a été dans le cas d'ap-
» précier lorsque nous étions à la
» campagne, dans sa terre aux envi-
» rons de Grenoble, et que votre
» correspondance, ainsi que les té-
» moignages de M. Berton l'ont con-
» vaincue que vous n'aviez pas aban-
» données. Vous n'en voudrez pas,
» sans doute, à madame Dorsange
» d'avoir voulu donner pour époux
» à sa nièce un autre homme que ce-
» lui qui lui semble ne devoir son
» mérite qu'à lui-même, et qui n'ap-
» porte pas avec lui ce prestige d'une
» naissance que l'on encense ici bas

» comme une idole. Je n'aurais ja-
» mais eu assez de force pour me
» refuser à contracter un second hy-
» men de son choix, mais j'ai eu as-
» sez de courage pour plaider votre
» cause et la mienne. Ma tante rem-
» place auprès de moi les auteurs de
» mes jours. Cette femme, bonne et
» sensible, a enfin consenti à nous
» unir, et le moment de notre re-
» tour à Paris est aussi celui qu'elle
» a fixé pour notre hymen. Du cou-
» rage, mon ami, et bientôt nous
» serons heureux. »

Comme il en coûte, s'écria Jules après avoir lû cette lettre, pour secouer le joug de certaines faiblesses. La naissance, qui est purement un hasard et qui est tout pour celui qu'elle favorise, n'est rien pour celui qu'elle abandonne à lui-même. Les hommes saluent, à son apparition

dans le monde, l'enfant qui, en héritant d'un grand nom, doit aussi posséder de grandes richesses et le fils du malheureux, condamné à souffrir même avant que d'avoir vû le jour, est réduit à maudire son existence. Cependant sans ce hasard, dont il est si vain, qu'eût été le premier ?... Un misérable, manquant de tout, couvert du mépris public, obligé de gagner son pain à la sueur de son front; et cependant ce fils de Plutus, se faisant illusion, se croit un personnage important: on écoute ce qu'il dit, on répête même à l'envie et on cite ses paroles comme autant d'oracles; boursouflé d'un orgueil ridicule, que la sagesse et la modestie des autres encourage ou semble autoriser, il se croit un être supérieur; que dis-je! il se flatte que cette sorte de culte dont il est

l'objet n'était réservé qu'à lui, comme si avant son entrée dans la vie, il n'y avait pas eu de faux Dieux !...

Enfin l'assurance que venait de lui donner son amante, d'être bientôt unis l'un à l'autre par des liens indissolubles, vint rendre à son âme cette douce satisfaction qui l'avait abandonné depuis long-temps, et une joie vive et pure se manifesta dans toute sa persone. Ce jour-là était précisément un dimanche; et comme les bureaux étaient fermés et que le temps était magnifique, il sortit pour jouir du plaisir de la promenade. Le jardin des Tuïleries est, comme on le sait, le rendez-vous de ce qu'il y a d'élégant parmi les deux sexes. Quoique Jules fût sans prétention, il accordait cependant la préférence à cette promenade, parce qu'en général elle est bien composée. Chacun

y porte bien, il est vrai, sa petite ou sa grande vanité; mais qu'importe à ceux qui, comme notre héros, ne cherchent point les suffrages, d'y éprouver quelque désappointement, en ne s'y voyant pas l'objet de tous les regards, ou de s'y trouver surpassés en ridicules, toutes ces puérilités deviennent, pour eux, absolument indifférentes. Jules se rendit dans le jardin pour se promener et y jouir du magnifique coup-d'œil qu'offrent la variété des toilettes et des tournures. Après y avoir fait quelques tours, il s'assit dans l'allée où la foule se porte ordinairement, et se trouva placé précisément à côté d'une très-belle femme, que plusieurs fois il avait eu occasion de remarquer. Dire que ce fut le hasard qui le fit s'asseoir plutôt à côté de cette dame que de tout autre, serait en imposer au lecteur;

car notre héros était éminemment Français, et se trouver auprès d'une jolie femme était à ses yeux, comme aux yeux de bien d'autres, un million de fois préférable que d'être à côté d'une laide. L'empire que ce sexe enchanteur exerce sur les hommes, est le même pour tous, et sa vue, comme son approche, produit sur nos sens un sentiment délicieux. Curieux de connaître si son esprit répondait à sa beauté, Jules lia conversation avec sa voisine. Il ne tarda pas à se convaincre que ses attraits étaient un des moindres avantages dont la nature l'eût favorisée; car elle lui parut douée d'un esprit supérieur. Possédant un jugement sain et un tact tout particulier, sa belle voisine avait donné à leur conversation une chaleur à laquelle s'était peu attendu notre héros. Dans ces en-

tretiens improvisés entre des personnes qui ne se connaissent pas, on sait que les lieux communs sont seuls employés; mais il n'en était pas de même dans celui-ci : nos deux personnages s'y étaient vus engagés par un sentiment dont ils ne pouvaient se rendre compte, et qui cependant les entraînait comme malgé eux. L'inconnue paraissait être très au courant des nouvelles de la cour et de la ville. Plusieurs personnes qui étaient passées auprès du lieu où ils étaient assis, avaient donné occasion à l'esprit de cette dame de se développer dans toute son étendue, soit en rapportant des anecdotes qui les concernaient, soit en s'étendant sur leur mérite personnel; et celui qui se faisait un plaisir de l'interroger et de l'écouter, demeura persuadé qu'elle avait reçu une éducation bril-

lante, et qu'elle devait appartenir à une des hautes classes de la société.

«Je m'aperçois, dit à Jules la belle inconnue, que, malgré l'attention dont vous m'honorez, vos yeux se portent continuellement sur ces trois femmes élégamment vêtues. La plus âgée, que peut-être sa coquetterie ferait prendre pour la plus jeune, n'en est pas moins la mère des deux autres; et comme vous paraissez curieux de les connaître, je me ferai un vrai plaisir de vous mettre au courant de ce qui peut vous intéresser à leur égard. Veuve d'un pauvre officier qui, après s'être sauvé des pontons de Cadix, en 1810, fut tué en duel à Madrid, cette dame a hérité d'une tante qui lui a laissé quelque fortune; mais voulant jouer la femme d'importance, elle eut

bientôt dissipé ce qu'elle possédait, soit en donnant à ses deux filles une éducation trop distinguée pour leur naissance, soit en affichant un luxe dont elle se promettait un tout autre résultat. Elle attirait chez elle l'élite de nos jeunes gens à la mode, pensant qu'il s'en trouverait peut-être parmi eux qui se prendraient de belle passion pour ses filles, et les épouseraient; mais il n'en a rien été; et comme la plupart des hommes d'aujourd'hui qui avant de s'enquérir des qualités d'une femme s'informent bien plutôt de sa fortune, ceux-là eurent recours aux renseignemens; quand ils surent qu'elles n'avaient que de l'esprit et de la beauté, ils cherchèrent à les séduire. Long-temps, il faut leur rendre cette justice, elles resistèrent à toutes les tentavives, à toutes les promesses

fallacieuses; mais enfin les ressources venant à leur manquer, la vertu les abandonna. Leurs promenades aux Tuileries, dont les motifs sont connus de toutes les personnes qui se rendent journellement dans ce lieu, n'ont d'autre but que de trouver de riches entreteneurs. Il faut convenir qu'elles ne sont pas sans mérite; mais, comme de petites bourgeoises, elles auraient dû se renfermer dans leur écorce, et ne pas s'environner d'un luxe que leur fortune ne pouvait pas soutenir. La pauvre femme Saint-Albin, c'est le nom de la veuve, à de grands torts, car on ne peut attribuer les travers des ses deux filles, qu'à la sotte vanité de leur mère. »

Le nom de Saint-Albin qu'avait prononcé l'inconnue, et les circonstances de la mort de celui qui le por-

tait, rappelèrent à Jules de tristes souvenirs. Le lecteur n'aura sans doute pas oublié que ce fut de la main de notre héros, et à la suite d'une contestation qui éclata chez un traiteur de la capitale des Espagnes, que cet officier fut privé de la vie. Un profond soupir, qu'il ne put retenir, et une vive émotion dont il ne put se défendre, répandirent soudain sur sa physionomie une teinte de tristesse. Cette subite impression fut aussitôt remarquée de celle qui semblait l'avoir occasionnée. « Est-ce que par hasard vous connaîtriez ces dames, dit-elle à notre jeune héros? L'empressement que vous avez mis à vous informer de choses que vous paraissiez entièrement ignorer, et l'altération que j'aperçois sur votre visage sembleraient annoncer que vous aviez des projets que mon récit

vient de contrarier. Je m'en voudrais beaucoup d'avoir apporté le trouble dans votre ame; mais dans une circonstance telle que celle-ci, mes torts sont moins grands, en raison de ce qu'ils peuvent servir à vous éclairer et à vous faire éviter un piége tendu à votre bonne foi et dans lequel vous étiez peut-être prèt à tomber. Vous me paraissez être bien élevé, et je me plais à croire que vos mœurs sont honnêtes; il eût été vraiment dommage que vous eussiez été dupé.
—Les apparences, à ce que je vois, me sont contraires, madame, et ce que vous attribuez à quelque sentiment pour ces dames, est déterminé par tout autre chose. J'ai fait les campagnes d'Espagne, et je me trouvais à Madrid lorsque M. Saint-Albin y fut privé de la vie. Je connaissais de réputation cet officier, et, en

entendant prononcer son nom, je n'ai pu me défendre d'une émotion pénible. Voilà, sans doute, ce qui aura produit sur ma physionomie l'expression que vous y avez remarquée.

— Dans ce cas, je vous en fais mon compliment. Quoiqu'une liaison de cette nature ne soit pas dans le cas de deshonorer un galant homme, il vaut mieux cependant qu'il n'en ait pas de semblables. Je vous parlais tout-à-l'heure du défaut de naissance de ces dames, et je cherchais à vous démontrer combien il est ridicule de voir de petites bourgeoises vouloir s'ériger en femmes de qualité. Il m'est facile de vous convaincre aussi combien il est honteux de trouver des hommes capables d'oublier ce qu'ils doivent à la société, et ce qu'ils se doivent à eux-

mêmes. Celui que vous voyez à vingt pas de nous, sur la droite, en habit noir, et dont la boutonnière est surchargée de décorations, est le comte de Browinski. Il est issu d'une illustre famille de Pologne. L'un de ses aïeux ayant été disgracié à la cour de son souverain, vint offrir ses services à Louis XIV qui régnait alors sur la France, et qui les accepta. Un mérite et des talens extraordinaires, l'eurent bientôt fait remarquer d'un souverain qui en était le juste appréciateur. Des missions délicates lui furent confiées; et, dans la diplomatie comme sur le champ de bataille, ce seigneur polonais fit voir qu'il était aussi habile politique que courageux soldat. Le nom de Browinski est, comme vous le voyez, très-illustre; il a été transmis par une suite d'aïeux honorables à celui que je viens de

vous signaler, et qui est bien loin d'avoir hérité, avec un nom aussi distingué, des sentimens de ceux dont il le tient. Une immense fortune, résultat des libéralités de nos souverains en faveur des braves et loyaux serviteurs que la France a comptés dans cette famille, a été dissipée par le comte de Browinski actuel. C'est dans des maisons de jeu, repaires de tous les vices, ou dans des lieux de prostitution que l'on est sûr de rencontrer ce comte, qui, après avoir sacrifié ses richesses à ses goûts infâmes, est réduit aujourd'hui à recevoir une pension de la police. Pour un homme bien né et possédant des principes, il serait honteux, sans doute, de se faire espion; mais l'individu dont je vous parle, ayant fait abnégation de toute espèce de pudeur et oublié, totalement, qu'un sang illustre coule dans

ses veines, il ne devait pas se montrer bien délicat sur le choix d'un emploi. Je pourrais vous citer une infinité de noms, tous plus recommandables les uns que les autres, qui, comme celui de Browinski, ont été couverts d'opprobre par les êtres méprisables qui les portent au grand regret des autres membres de leur famille. Si la corruption affecte la haute classe de la société, il ne faut pas inférer de là que ceux qui la composent soient tous corrompus : l'ivraie se trouve quelquefois parmi le meilleur grain; mais celui-ci reprend tout son prix dès qu'il en est séparé. J'aime à penser qu'il existe quelques vertus dans les rangs élevés de la société, où l'on rencontre même des personnes d'une sagesse austère qui se montrent trop sévères, non pas pour ceux qui,

comme Browinski, oublient tous leurs devoirs, ceux-là méritent l'animadversion générale et peut-être plus; mais pour ceux qui n'ont que des ridicules, ceux-là, du moins, ne font tort qu'à eux-mêmes, et il est rare que de petites vanités conduisent jusqu'à l'oubli de tous les devoirs : je crois même qu'elles portent plutôt à faire le bien que le mal. On fait souvent par vanité ce qu'on ne ferait pas par un tout autre sentiment. Je sais que nobles et plébéiens s'adressent de mutuels reproches, et que les uns et les autres peuvent être fondés; mais la classe honorable de citoyens qui, par d'utiles travaux, contribue si puissamment à la gloire de l'état, se montre parfois injuste envers celle que des priviléges exclusifs lui fait considérer comme son ennemie : les uns et les autres sont

utiles à la patrie, et au jour du danger on les voit également réunis en groupes autour de leur souverain. Loin d'être partiale, vous voyez que je reconnais les travers des grands seigneurs comme ceux des petits individus; mais j'établis cependant une balance qui vous paraîtra juste : c'est qu'en raison de leur position dans le monde et des devoirs que leur impose la société à laquelle ils doivent l'exemple, les hommes les plus puissans sont ceux-là même qui se montrent les plus coupables lorsqu'ils commettent une faute. On doit accorder plus d'indulgence à celui que le défaut de fortune ou d'éducation conduit au mal, qu'à l'être que la nature a comblé de toutes ses faveurs. »

Il y avait de grandes vérités dans ce que venait de lui dire son incon-

nue; aussi Jules l'avait-il écouté avec un vif sentiment d'intérêt. Une espèce d'analogie, dans leur manière de voir les choses, ressortait même de cette profession de foi, et un penchant irrésistible, dont il ne pouvait se rendre compte, entraînait notre héros. Cette femme, douée d'une extrême beauté, lui faisait éprouver des sensations que vainement il eût cherché à s'expliquer. Dans cette situation, il sentait néanmoins que la connaissance plus particulière de cette dame était nécessaire au bonheur de son existence. Nous éprouvons quelquefois des émotions surnaturelles, s'il est permis de se servir de cette expression, et notre imagination, aidée même de notre expérience, ne peut nous mettre à même de résoudre ce qui reste un problême jusqu'à ce

que la divine Providence, en débrouillant à nos yeux ce cahos, vienne nous convaincre de notre insuffisance. Nos prétentions sont extrêmes, et cependant, à chaque instant de sa vie, l'homme s'aperçoit qu'il est moins que rien.

La nuit était arrivée sans que nos causeurs s'en fussent aperçus, et déjà une partie des promeneurs avait quitté le jardin lorsque le piquet, chargé de le faire évacuer, vint les avertir de se retirer. Honteux l'un et l'autre de s'être ainsi laissé surprendre par l'heure à laquelle ils étaient loin de songer, ils se levèrent, et la dame, se dirigeant pour sortir vers la grille qui fait face au Pont-Royal, Jules la suivit machinalement en continuant une conversation qui avait pour lui le plus grand charme. La belle inconnue lui aurait

peut-être dit adieu; mais, retenue par quelque chose qui ne lui paraissait pas ordinaire, elle se laissa accompagner jusques dans le faubourg Saint-Germain qu'elle habitait. Etant enfin près de sa demeure, elle engagea son conducteur à se retirer. Jules lui exprima tout le bonheur qu'il avait ressenti dans une aussi délicieuse rencontre; Il lui témoigna en outre tout le regret qu'il avait de quitter celle dont la société lui paraissait être bien précieuse, et finît par lui faire part de la crainte qu'il avait de ne plus la revoir. Les femmes sont toujours très-flattées de ces sortes d'hommages; et lorsque celui qui les leur adresse possède les manières du grand monde, il est rare que les prétentions décentes qu'il élève soient rejetées avec un orgueilleux dédain. Celle à

laquelle s'adressait Jules avait un tact trop fin pour ne pas reconnaître en lui un homme comme il faut ; et convaincu qu'il n'était pas tout à fait indigne de son estime, elle lui répondit qu'ayant l'habitude d'aller se promener souvent aux Tuileries, il leur serait facile de s'y rencontrer, et que, quant à ce qui la concernait, elle ne serait nullement contrariée de devoir à un second hasard l'avantage d'un nouvel entretien. En l'invitant de rechef au à se retirer, elle recommanda expressément à notre héros de ne pas suivre celle qui, avant de se nommer, voulait savoir si l'homme qui demandait à la connaître plus particulièrement était digne d'une pareille faveur. Cette réponse était telle qu'il n'y avait pas la plus petite objection à faire ; aussi Jules se détermina-t-il, sur-le-champ, à pren-

dre congé d'une femme qui avait fait sur lui une impression peu ordinaire.

Semblable en cela à la plupart de nos hommes à la mode, Jules, en dirigeant ses pas vers sa demeure, se reportait également vers les impressions que lui laissait son inconnue; et sans cependant croire à une bonne fortune, il désirait et appréhendait à la fois une seconde rencontre. Les fantômes que lui présentait, dans cet instant, son imagination exaltée, paraissaient lui présager quelque chose de singulier, et l'on sait que les faibles humains aiment assez les évènemens extraordinaires. Momus vint, pendant la nuit, charmer son sommeil par d'aimables folies; et, quand son réveil eut fait évanouir tous ces rêves enchanteurs, il éprouva quelque contrariété de voir que des illu-

sions mensongères étaient venues seules lui prodiguer des jouissances qui ne se réaliseraient sans doute jamais.

Il était près de dix heures lorsque Jules quitta sa chambre pour se rendre à son cabinet, et déjà le banquier, inquiet de ce retard et craignant pour la santé de notre héros, s'était plusieurs fois informé s'il était descendu. Dès qu'il l'apprit, Jules se présenta chez son patron à l'effet de calmer ses appréhensions; mais qu'on juge de sa surprise en trouvant, auprès de lui, madame de Larichardière avec sa mère. Les uns et les autres s'exprimèrent réciproquement leur étonnement et leur satisfaction d'une pareille rencontre. On se rappelera sans doute que l'époux de cette dame était l'un des fournisseurs de notre armée en Espagne, lorsqu'en 1810

Jules la retrouva, pour la seconde fois, à Madrid. Après avoir continué de faire ses affaires, en s'occupant de celles du gouvernement, ce riche fournisseur, accablé sous le poids de sa fortune, était rentré en France avec nos troupes et était venu habiter Paris où il vivait au milieu d'un luxe extraordinaire. Il n'était pas étonnant que Jules ne l'eût pas vû : l'ancien munitionnaire général ne sortait jamais qu'en équipage brillant, et son cocher avait toujours l'ordre d'aller très-vîte dans les rues. Quant à madame de Larichardière et à sa mère, ces dames faisaient du jour la nuit et de la nuit le jour : leurs plaisirs étaient du nombre de ceux que les faibles ressources de Jules ne lui permettaient pas de goûter, et, d'ailleurs, les relations n'étant pas les mêmes, quoiqu'habitant

la même ville, il n'était pas bien extraordinaire qu'il ne se fussent jamais rencontrés. D'après la réputation de M. de Campan, madame de Larichardière était venue pour proposer à ce banquier de se charger d'une partie de ses capitaux. Cette dame et son mari, plaçaient leurs fonds dans différentes maisons de commerce et chez divers gouvernemens. Ce mode sage et prudent leur offrait sans contredit plus de garanties que tout autre.

Pendant que le banquier remplissait, à l'égard de ces dames, quelques formalités qui étaient indispensables pour recevoir le versement qu'elles se proposaient d'effectuer, Jules s'entretenait avec elles de différentes circonstances qui leur étaient propres; il se promettait d'aller leur présenter ses hommages respectueux

ainsi qu'au fournisseur, lorsqu'on annonça au banquier qu'une personne, qui n'avait que deux mots à lui dire, réclamait la faveur de le voir sur le champ. Ainsi que nous l'avons dit, le financier était d'un accès facile; et l'empressement qu'il mettait à se laisser approcher, même dans les instans où il était le plus occupé, était une nouvelle preuve de l'originalité de son caractère. Il ordonna donc au garçon de bureau qu'il eût à faire entrer. L'individu qui pénétra dans la pièce où nos personnages se trouvaient grouppés, n'en eût pas plutôt dépassé la porte que les mots: don Antonio!... s'échappèrent de la bouche de ces dames et ceux de *mi madre*!!... *mi hermana*! de celle du nouveau venu. Tous les trois se précipitèrent dans les bras l'un de l'autre et restèrent

pendant quelques instans comme confondus d'un événement aussi inespéré. En regardant les traits de celui qui paraissait tenir de si près à ces dames, suivant les expressions qui lui étaient échappées, Jules reconnut ce don Antonio que lui avait présenté le docteur Sanchez et auquel le banquier avait accordé un billet de mille francs pour exporter chez l'étranger ses magnifiques inventions. Ainsi que son patron, notre héros attendait que ce premier mouvement de la nature se fut appaisé pour connaître le mot de l'énigme, lorsque revenant enfin la première de sa surprise, madame de Larichardière s'écria : « Celui que vous voyez auprès de nous, et que nous venons de retrouver d'une manière si miraculeuse, est un fils, un frère après lequel nous avons, ma

mère et moi, long-temps soupiré. Vous vous rappelerez, sans doute, M. Jules, qu'en vous racontant à Madrid les différens événemens de ma vie, je vous parlai d'un frère dont nous ignorions le sort. Eh bien! cet enfant que ma mère pleurait, ce frère que j'ai souvent regretté, parce qu'il eût été notre appui, n'est autre que celui sur lequel, en cet instant, s'arrêtent votre attention et la nôtre. Vous voyez devant vous l'héritier du nom des Mequinez. »

Jules connaissait, il est vrai, les aventures de cette famille; et dans les détails que madame de Larichardière lui avait communiqués, elle n'avait pas omis de lui parler de son frère; mais elle ne lui avait pas dit quel était son prénom; et quand bien même elle l'en eut informé, il aurait toujours été impossible à notre

héros de reconnaître un homme qu'il n'avait jamais vu. L'habitude qu'ont en général les Espagnols de ne décliner que leur prénom, rendait encore, de sa part, toute reconnaissance improbable; mais si don Antonio ou le docteur Sanchez qui le présentait à son ami, eut prononcé le nom de Mequinez, cette circonstance, en lui rappelant des événemens qu'il était loin d'avoir oublié, eût excité en lui une curiosité qui, vraisemblablement, l'aurait porté à demander s'il n'était pas un parent de la famille de ce nom, qui était originaire de Cadix.

La veuve de Mequinez et sa fille accablèrent don Antonio de caresses, et celui-ci ne resta pas en arrière pour témoigner à sa famille combien il était heureux de la retrouver. La fortune du moins lui souriait cette

fois ; et en se revoyant au milieu des siens, il était peu probable qu'il fut tenté de courir après des chimères, si toutefois on pouvait qualifier ainsi le résultat de ses nobles travaux. Losque cet illustre savant, d'après l'opinion de Sanchez, était venu chez le banquier et qu'il y avait rencontré sa mère et sa sœur, le but de sa visite était de dire un éternel adieu à Jules, de faire agréer, de nouveau, ses remercîmens au banquier et de partir pour le Havre, d'où un bâtiment, qui allait mettre à la voile, devait le conduire en Amérique. Son projet était d'offrir à ce peuple, libre de toute influence et protecteur des arts, ses rares et utiles inventions. Il espérait qu'une nation qui proclame partout la liberté, et qui la possède réellement, favoriserait ses entreprises. La gloire et les

richesses l'attendaient donc sur une autre hémisphère... Que de motifs pour hâter son départ!... Il est vrai que, comme la plupart de ses pareils, don Antonio accordait la préférence aux honneurs qui nourrissent l'amour-propre, et avec lesquels on finit par mourir de faim, lorsqu'ils ne sont pas accompagnés de quelque chose de plus substentiel pour celui qui en est revêtu. Telle à été le sort de plus d'un homme de mérite; et, pourtant, nous en voyons encore tous les jours sacrifier les avantages solides de la fortune aux fragiles hochets de la vanité.

Après être sorti de l'école de Ségovie et après avoir dit adieu à sa mère, don Antonio s'était embarqué pour la Havane où il était arrivé heureusement avec l'expédition dont il faisait partie. Attaché au corps du

génie, il avait été chargé, en cette qualité, de quelques travaux de défense dans les possessions Espagnoles. Lorsque les habitans du Mexique et du Pérou secouèrent le joug de la métropole et se déclarèrent indépendans, Mequinez renfermé dans une place forte, fut forcé, comme ses frères d'armes, de la défendre dans les intérêts de son souverain; mais les ressources venant à lui manquer, et réduite à la dernière extrémité, la garnison, après avoir essuyé plusieurs assauts, fut enfin obligée de se rendre aux vainqueurs. La marche du gouvernement dans ces Colonies, et la défaveur dans laquelle les soldats Espagnols étaient tombés vis-à-vis des naturels du pays, pour avoir osé leur opposer de la résistance, furent de puissans motifs pour engager don Antonio à presser

son retour vers la mère patrie. Il est, d'ailleurs, dans l'homme un besoin dont il cherche vainement à se défendre et qu'il faut qu'il satisfasse; c'est celui de revoir les lieux qui furent témoins de son enfance. Après avoir rempli cette impérieuse loi de la nature, il semble quitter de nouveau ces lieux avec moins de regret, quand bien même il saurait qu'il les a revus pour la dernière fois. La distance enorme qui séparaît don Antonio de son pays ne lui avait jamais paru aussi insupportable que dans ce moment. En arrivant dans cette partie du globe, il n'avait songé qu'au présent, et s'était marié. Il avait pris pour compagne une femme qui ne lui apportait d'autre dot qu'une rare beauté et de nobles sentimens. Enthousiaste comme on l'est au jeune âge, le fils de Mequinez ne vit que

ſélicités auprès d'une épouse d'un si rare mérite ; et pendant que ses frères d'armes, plus intéressés que lui, songeaient sérieusement à leur ſortune, il obtenait de sa femme de fort beaux enfans. Les traits de ces innocentes créatures, vivantes images de leur mère, avaient long-temps contribué au bonheur fantastique de notre visionnaire ; mais enfin, et comme dit le proverbe : la faim fait sortir le loup du bois; de même notre jeune Espagnol fut obligé de songer sérieusement aux moyens de pourvoir aux besoins de sa famille. Il avait fait plusieurs découvertes utiles ; mais un état qui venait de s'affranchir de ses lisières, et qui s'occupait de sa réorganisation politique, était peu propre à goûter ses innovations; il le sentit, et, se montrant en cela très-sage, il profita du départ du premier

navire qui faisait voile pour l'Europe. Après une longue traversée, il aborda, enfin, en Espagne avec sa petite famille.

A l'exemple des gens qui rendent compte de longs et périlleux voyages, nous aurions pu parler des affreuses tempêtes auxquelles les voyageurs sont souvent en butte sur le perfide élément qui fit tant de victimes. Il nous aurait été facile d'amuser ou de faire frémir le lecteur du récit, plus ou moins exagéré, des dangers qui les menacent, et lui faire craindre pendant quelques instans un funeste naufrage; mais comme ces tableaux se trouvent tracés ailleurs avec toutes les couleurs qui leur conviennent, nous avons dû nous borner à rapporter les choses telles qu'elles se sont passées. La traversée de don Antonio et de sa fa-

mille ayant été assez heureuse, nous avons pensé qu'il était inutile de chercher à produire ici chez nos lecteurs d'autres sensations que celles qu'ils trouveront dans cette épisode. Le bâtiment sur lequel se trouvait Méquinez, entra dans la baie de Cadix; et en mettant pied à terre avec sa famille, il salua par trois fois cette terre sacrée de la patrie, dans laquelle il croyait trouver l'hospitalité.

A cette époque, l'Espagne était en proie aux guerres intestines. Le parti des moines de la foi, et celui des constitutionnels, composé de la classe aisée qui voulait propager les lumières, agitaient ce malheureux pays dans tous les sens. Ses opinions étaient portées jusqu'à l'exaltation, et il fallait, bon gré malgré, adopter une couleur. La chose était assez dif-

ficile, pour celui qui aurait désiré la tranquillité, parce qu'un parti vainqueur aujourd'hui était battu le lendemain, et qu'on se trouvait fortement exposé à toutes les vengeances. Tel est malheureusement le résultat d'un pays où des hommes imprudens ont allumé la guerre civile. A peine l'autorité de la ville fut-elle informée de l'entrée en rade de ce navire, que de scrupuleuses recherches furent faites à bord; et comme les militaires ou passagers étaient devenus suspects à cause de leur arrivée d'un pays qui s'était déclaré indépendant de la métropole, ils furent provisoirement, et par mesure de sûreté, mis dans les prisons. On pouvait dire, de ce pauvre Antonio, qu'il tombait de Carybde en Scylla: car il quittait les cachots de la Havanne pour entrer dans ceux de Cadix. Quoique cette situation fût ex-

trêmement pénible, il fallut cependant s'y soumettre et se voir réduit à la portion congrue. Les mesures de précaution qu'on avait cru devoir prendre, à l'égard des passagers, se réduisirent à quelques jours de détention. Rendus à la liberté, on les obligea, les uns et les autres, à prendre parti dans les troupes constitutionnelles. Don Antonio dut souscrire à cette condition, puisque c'était le seul moyen d'assurer ses moyens d'existence et ceux de sa nombreuse famille.

Cependant, la position des constitutionnels devenait tous les jours plus dangereuse, et une armée française étant venue pour appuyer les droits, un instant compromis, de Ferdinand VII, qui gouvernait ce malheureux pays, don Antonio s'affranchit de l'état de gêne dans lequel il se

trouvait tombé; et, profitant du désordre qui régnait chez ceux dont il avait été contraint d'arborer les couleurs, il s'éloigna de Cadix avec sa petite famille. Pour éviter de tomber entre les mains de l'un ou de l'autre parti, il s'éloigna des chemins battus et traversa les nombreuses montagnes qui lient l'Andalousie à la nouvelle Castille. C'était vers Madrid qu'il dirigeait les pas de ceux qui l'accompagnaient et les siens, ayant lieu de penser que la capitale devait lui offrir un asile plus sûr que la province.

Après avoir éprouvé bien des fatigues et des privations, cette malheureuse famille, accablée sous le poids de la plus affreuse détresse, pénétra dans la capitale des Espagnes. Loin d'y trouver la tranquillité ou les secours qu'elle avait osé espé-

rer, elle n'y éprouva que de nouveaux chagrins. Les études profondes auxquelles s'était livré don Antonio, lui avaient acquis un dégré d'instruction peu ordinaire ; l'on pouvait dire, avec quelque vérité, qu'il était un des savans de son siècle et que, sous ce rapport, il était peut-être destiné à illustrer son pays ; mais la fatalité des circonstances venait s'opposer impérieusement à ce que tant de savoir perçat à travers l'ignorance qui l'environnait de toutes parts. Quelques travaux d'art, exécutés par ce jeune chef de famille dans le but de se procurer des ressources, non-seulement n'avaient point trouvé d'acquéreurs, mais lui avaient même suscité des persécutions. Ses efforts continuels furent paralysés par ceux des moines; et l'espèce de lutte qui s'était engagée en-

tre lui et tous les fanatiques devait nécessairement tourner à son désavantage : c'est ce qui ne tarda pas à arriver. Dans un ouvrage plein d'érudition que publia Mequinez et dans lequel il prouvait, d'une manière incontestable, que l'éducation seule pouvait répandre une heureuse influence sur les mœurs d'un pays, il se déchaîna fortement contre ceux qui s'opposaient aux progrès des lumières. Il soutenait, avec raison, qu'une pareille opposition n'était qu'un véhicule puissant, employé par la tyranie, pour faire rétrograder les peuples vers la barbarie et l'ignorance, afin de régner ensuite paisiblement sur des hommes démoralisés, abrutis et déconsidérés, qui ne seraient plus qu'un vil troupeau d'esclaves, dont un insolent despote ferait l'instrument aveugle de ses

fatales volontés. Cette violente sortie contre les partisans de la domination, au moyen de l'ignorance, lui mérita les honneurs d'une dénonciation au saint Office. Averti à temps, don Antonio et les siens quittèrent Madrid pour se rendre en France où ils savaient que s'exerçaient l'hospitalité et la bienfaisance, et où ses talens pouvaient espérer quelques encouragemens.

Nous avons déjà dit comment don Antonio fut reçu par ces soi-disants philantropes, dont quelques anthousiastes proclament les bienfaits, et qui, sans bourse délier, trouvent cependant le moyen d'acquérir une réputation de bienfaisance. Au milieu de cette immense capitale et de cette foule d'hommes à grandes démonstrations, à phrases banales, le seul Pierre de Campan avait montré

quelque pitié, quelque désir de l'obliger. Pourrions-nous bien assurer qu'un motif totalement étranger à la bienfaisance n'entra pas dans le cœur du riche banquier? Si le lecteur connaît un peu le genre humain, il conviendra avec nous que l'ostentation détermina plutôt son offrande qu'un sentiment de commisération. Pourquoi ne l'avouerions-nous pas avec franchise? Les hommes opulens sont rarement dans le cas de s'appitoyer sur les peines d'autrui; ils sont peu sensibles aux plaintes des malheureux. Les plaisirs qui se renouvellent à chaque instant autour d'eux, et le besoin qu'ils éprouvent même de ne pas s'ennuyer, ne leur permettent pas de s'apercevoir que les momens qu'ils consacrent à toutes les jouissances de la vie, sont pour beaucoup d'au-

tres des instans de douleur. Ainsi l'homme qui n'éprouva aucun besoin, qui ne forma jamais aucun souhait, pense que tous les êtres sont également heureux.

Une seule personne au monde devait réconcilier le malheureux don Antonio avec l'espèce humaine, et cet être, bien différent de beaucoup d'autres, était cette même Mariquitta que sa beauté avait rendue si célèbre, et qui, quoique femme galante, ne s'en montra pas moins sensible aux chagrins de son infortuné frère; mais cette classe de femmes que la société réprouve et repousse de son sein, ne donne-t-elle pas souvent des preuves de son humanité, de son désintéressement et de toutes ces rares qualités que l'on chercherait quelquefois en vain chez d'autres individus?.... C'est ainsi que

l'égoïsme des hommes les porte à outrager celles qui crurent à leurs promesses, à leur délicatesse... Pour avoir montré quelques faiblesses, hélas bien excusables dans leur position, ces femmes n'en ont pas moins des droits à notre estime; je pourrais peut-être même ajouter à notre vénération. Je sais qu'en cherchant à déverser sur elles quelque mérite, les hommes, assez ingrats pour les accuser, ne manqueront pas de jeter les hauts-cris; mais leur délire nous fait rire de pitié; et, semblables en tout point à ces enfans qui veulent en même temps, et ne veulent pas d'un jouet, c'est au moment qu'ils blasphêment le plus contre le sexe, qu'on s'aperçoit le mieux de l'ascendant qu'il exerce sur eux. Nous nous abstiendrons d'ajouter ici de nouvelles réflexions.

Ce fut en véritable sœur que madame de Larichardière reçut son infortuné frère. Apprendre ses malheurs et former la résolution de les faire cesser, ne fut pour cette femme charmante qu'une seule et même pensée. Elle donna au banquier, qui ne fut pas fâché de cette circonstance, un billet de mille francs, pour remplacer dans sa caisse celui qu'il avait fait remettre à don Antonio, et emmena celui-ci chez elle, bien déterminée à tarir entièrement la source de ses chagrins. Que de nouveaux parvenus, et même que d'anciens Crésus devraient imiter l'action de la gentille Espagnole; mais c'est un effort dont nous ne les croyons pas capables, car il exigerait peut-être qu'ils s'imposassent quelques légères privations pour éprouver une

espèce de jouissance... qu'ils ne veulent pas connaître, parce que suivant eux elle leur coûterait trop cher.

CHAPITRE XX.

Grandes catastrophes.

Le récit très succinct que don Antonio venait de faire de ses aventures, avait laissé dans le cœur de Jules une triste impression. Les malheurs éprouvés par le fils de Méquinez avaient quelque analogie avec les siens, du moins en ce qui concernait la connaissance qu'il avait acquise du caractère des hommes, et notre héros était plus que jamais persuadé de leur penchant pour l'égoïsme. Malgré le désir que nous éprouvons de vivre en parfaite har-

monie avec l'espèce humaine, il semble que toutes nos actions, toutes nos pensées, nous fassent d'avantage sentir la nécessité où nous sommes de nous suffire à nous-mêmes et d'être continuellement en garde contre les piéges qui sont tendus à notre bonne-foi. Cependant, il est indispensable que l'homme se procure des distractions; et quelque soit son éloignement pour la société, ce n'est réellement qu'au milieu d'elle qu'il peut quelquefois faire diversion à ses ennuis. L'étude pour les savans et le travail pour l'artiste sont, sans contredit, de puissans antidotes contre l'espèce de marasme qui dévore eertains individus et qui les fait qualifier de misanthropes; mais les forces humaines ne sauraient résister long-temps à un isolement qui, en réduisant l'homme à lui-même,

le mettrait dans le cas de faire des réflexions qui seraient mille fois plus affreuses que la mort.

Les malheurs des autres ne guérissent pas les nôtres, dit-on, et cela est vrai ; mais ce qui est exact aussi, c'est qu'ils peuvent quelquefois nous les rendre plus supportables. Le coup-d'œil que nous jetons sur les infortunes de nos semblables n'est jamais stérile. Si nous ne pouvons remédier aux maux d'autrui, du moins y trouvons-nous des leçons de courage qui nous apprennent à souffrir nos peines avec plus de constance, Telles étaient celles que recevait notre héros, et il avait grand besoin qu'elles se renouvellassent souvent pour qu'il parvint enfin à se résigner.

L'être que la Providence se plaît le plus à accabler de chagrins a

besoin, pour ne pas en être abattu, de se livrer à quelques distractions. Jules devait trouver une diversion à ses ennuis, précisément à la source de laquelle ils découlaient. La faiblesse d'une femme avait occasionné son tourment, et c'était dans les grâces enchanteresses de ce sexe qu'il allait en chercher le palliatif.

Nous avons dit que Jules avait lié conversation avec une dame près de laquelle il s'était assis aux Tuileries, et que sans pouvoir se rendre compte des motifs de son penchant, il se sentait entraîné, malgré lui, vers cette femme. Il la vit plusieurs fois depuis à la promenade et fut assez heureux pour lui faire agréer ses hommages; mais ces hommages amenèrent des entretiens qui finirent par produire chez ce jeune homme une exaltation à laquelle son ardent

caractère devait nécessairement le porter. Enfin la présence de cette femme opérait sur ses sens une impression extraordinaire. Etait-ce l'amour ou seulement le désir de la possession qui l'agitait ainsi? C'est ce que notre héros lui-même ignorait, et ce que nous ne pouvons certainement pas savoir mieux qu'il ne le savait lui-même ; mais ce que nous pouvons affirmer au lecteur, c'est que Jules, dans de certains momens, était comme pétrifié; il semblait avoir perdu l'usage de la parole auprès de celle qui, par ses charmes et son attrayante amabilité, le mettait dans ce singulier état. Dans les premiers instans de leur rencontre, le caractère éminemment français de notre héros s'était montré à découvert. La galanterie la plus chevaleresque avait été mise en usage et

madame de Florville (telle est le nom de cette femme), avait trop d'usage et de pénétration pour ne pas y voir l'assurance d'une conquête qui flattait son amour-propre; mais il est très-positif que ni elle ni Jules ne pouvaient assurer quel était le sentiment qui les entraînait l'un vers l'autre.

Cependant notre héros aurait cru essentiellement manquer au sexe s'il n'avait cherché à mettre cette aventure à fin. Nos jeunes élégans croient leur honneur, leur réputation compromis s'il n'inscrivent sur leurs tablettes un certain nombre de conquêtes, et celle-ci était de nature à rehausser son mérite. Ne se dissimulant pas que l'impression qu'il avait ressentie avait été partagée, il n'attendit qu'un moment favorable pour réclamer le prix de

son amour. Cette occasion ne tarda pas à se présenter.

Un jour que, profitant de la beauté de la saison, c'était dans le mois de juin, Jules avait conduit, en cabriolet, madame de Florville au bois de Boulogne et déjeuné avec elle au pavillon d'Armenonville ; les mets délicats, quelques vins fins et l'air de la campagne ayant excité la gaîté et même la hardiesse de notre héros, il devint pressant et demanda un témoignage non équivoque d'attachement. Celle de qui il le réclamait était assez disposée à ne pas le lui refuser ; mais la crainte d'être surprise dans le lieu où ils prenaient leur repas et où pénétrait, à chaque instant, le garçon qui les servait, ainsi que le peu d'épaisseur des cloisons qui les separaient des cabinets voisins d'où ils pouvaient être

entendus, tous ces motifs, et quelques autres qui n'échapperont sans doute pas au lecteur, engagèrent l'heroïne à retarder encore de quelques heures le bonheur d'un amant passionné.

— Soyez sage, mon ami, dit madame de Florville, en rendant à Jules un baiser brûlant. Tantôt..... dans mon boudoir..... je comblerai tous vos vœux et les miens.

— Puisque vous le voulez absolument, charmante amie, je me résigne ; mais ce retard que vous exigez, et auquel il faut bien que je consente, est un grand sacrifice dont j'attendrai le dédommagement avec une bien vive impatience. »

Madame de Florville se serait bien gardée de souscrire aussi promptement aux désirs de son jeune amant, elle savait que pour conserver une conquête, il fallait pouvoir

se maîtriser et avoir même le courage de refuser quelque chose. En femme prudente et qui veut ne pas perdre un amant, elle temporisa et usa de son ascendant sur le caractère de Jules. Cela ne lui fut pas très-dificile, d'après ce que nous avons dit de lui.

Le temps qu'on avait employé pour se rendre de Paris au bois de Boulogne, par les Champs-Elisées, et pour dîner au pavillon d'Armenonville, s'était écoulé avec une grande rapidité pour Jules et pour celle qu'il accompagnait. Le soleil était déjà couché et il était plus de neuf heures, lorsqu'ils s'aperçurent qu'il était temps de se rapprocher de la capitale. Là seulement notre héros devait recevoir le prix de sa soumission. Aussi mit-il le plus grand empressement à regagner le lieu où

les plus douces jouissances l'attendaient. Sa position auprès de madame de Florville, dans le cabriolet auquel il faisait brûler le pavé, ne pouvait que lui faire désirer plus ardemment encore le moment du retour.

Enfin la distance fut franchie, et on arriva dans le faubourg Saint-Germain. Jules entra dans la maison qu'habitait la dame qui, maintenant, occupait sa pensée. Une intelligente soubrette le fit passer d'un escalier dérobé, par lequel il avait été introduit, dans un charmant boudoir où rien de ce qui est si bien fait pour émouvoir les sens n'avait été oublié. Des meubles somptueux, de belles gravures, des glaces de la plus grande dimension, des fleurs et des parfums délicats, faisaient de ce lieu un séjour enchanteur. La divinité qu'on

allait y honorer d'un culte profane, ne tarda pas a y paraître dans l'un de ses galans négligés, qui portent les désirs dans une ame ardente. Jules se lève à son approche : une main charmante lui est tendue, il la saisit, la couvre de baisers et..... mais quel contre-temps affreux..... Madame de Florville, qu'une pâleur extrême défigure en cet instant, tombe à la renverse et perd entièrement connaissance. Troublé, hors de lui, Jules appèle du secours. La même domestique qui l'avait reçu dans la maison, accourt et l'aide à transporter dans son lit l'infortunée qui a totalement perdu l'usage de ses sens, et à laquelle notre héros eût voulu consacrer tous ses soins pour la rappeler à la vie; mais sa position semblait empirer à chaque instant et il devenait dangereux de

retarder plus long-temps les secours d'un médecin. D'ailleurs, la présence de Jules dans une maison où il était totalement inconnu, au moment de l'arrivée du docteur et de l'introduction des autres domestiques de madame de Florville dans l'appartement où elle était, enfin les ménagemens qu'il devait à cette dame, furent autant de motifs qui déterminèrent la retraite de ce jeune homme. Toutefois il ne l'effectua pas sans avoir vivement recommandé l'intéressante malade, aux soins de sa femme de chambre et sans lui avoir prescrit de le tenir soigneusement informé de tout ce qui arriverait. Les manières de madame de Florville, le ton qui régnait dans sa maison, avaient été des motifs suffisans pour le convaincre que celle qui venait d'être atteinte de cette subite

indisposition tenait un rang distingué dans la société : quand bien même ces considérations n'eussent pas existé, notre héros était incapable de compromettre une femme de quelque condition au reste qu'elle fut. Une attaque de nerfs lui parût donc être la cause de cette indisposition fâcheuse; et comme, d'après ce que lui dit Julie, c'est le nom de la femme de chambre, la crise pouvait se prolonger, il s'éloigna pour que cette fille put donner à sa maîtresse tous les soins que sa position nécessitait.

L'accident arrivé à madame de Florville, dans le moment même ou Jules allait goûter toutes les voluptés que la possession d'une femme charmante peut procurer, avait produit sur les sens de notre ex-officier une transition telle qu'il ne put fermer les yeux de la nuit. Son imagina-

tion fortement animée par cette scène, et la crainte d'apprendre quelque fâcheuse nouvelle le lendemain l'avaient empêché de dormir. Enfin le jour parût et on ne tarda pas à lui remetre un billet ainsi conçu :

« Vous m'avez engagée, Monsieur,
» à vous faire connaître la position
» dans laquelle se trouverait, ce
» matin, ma bonne maîtresse. Je
» vous dirai qu'elle a passé la nuit
» dans un état continuel d'agitation.
» Le médecin et moi nous ne l'avons
» pas quittée un seul instant. Ma-
» dame de Florville, n'a pas encore
» repris l'usage de ses sens.... dans
» le moment où je vous écris,
» elle est plongé dans un grand état
» d'assoupissement..... Sa respiration
» paraît être fortement gênée..... Je

» vous tiendrai au courant de ce qui
» surviendra dans la journée.

» J'ai l'honneur d'être avec respect,
Monsieur, votre très-humble
et très-obéissante servante.

JULIE. »

Cette lettre était peu rassurante : elle affecta sensiblement le cœur de Jules. Doué d'un excellent naturel, s'attachant facilement aux personnes, il portait à madame de Florville un intérêt tout particulier.

Pendant que livré à de pénibles réflexions, notre héros s'appitoyait sur le sort d'une femme remplie d'attraits, sir Edward entra dans sa chambre et le gronda amicalement de ce que vainement il l'avait cherché la veille sans pouvoir le rencontrer.

«Je suis enfin plus heureux aujourd'hui et je vous préviens que nous ne nous quitterons pas de la journée. Nous déjeûnerons ensemble avec deux autres de mes amis, dont vous serez enchanté de faire la connaissance. L'un des deux arrive du Piémont, et les détails qu'il nous donnera vraissemblablement sur son voyage, piqueront sans doute notre curiosité et feront diversion à cette uniformité que nous éprouvons depuis quelques jours dans Paris.»

Sir Edward parla encore fort longtemps et aurait prolongé d'avantage sa conversation sans être dérangé par Jules, tant son imagination était préocupée; mais lorsqu'il fut question du Piémont, les souvenirs que ce pays fit naître dans le cœur de Jules, l'arrachèrent à sa sombre mélancolie. Un profond soupir qui

s'exhala de sa poitrine vint prouver à l'Ecossais que tout ce qu'il avait dit n'avait pas été totalement perdu: car, assez souvent, notre héros n'y prêtait qu'une légère attention; mais les lieux qu'habitait madame Dermont ne pouvaient lui être totalement indifférens.

Craignant que Jules ne prit quelqu'engagement ailleurs, sir Edward ne voulut pas le quitter un seul instant; ainsi, il fut obligé de s'habiller devant lui. Aussitôt que sa toilette fut terminée, le tilbury de l'Eccossais les porta l'un et l'autre chez le restaurateur Lointier, rue de Richelieu, où le rendez-vous était indiqué.

Les amis de l'Ecossais étaient déjà arrivés lorsque Jules et son compagnon se présentèrent au restaurant. On servit dans un salon particulier.

Le sémillant Edward fut gai et fit les premiers frais de la conversation. Les autres personnages s'examinèrent d'abord, comme celà se pratique durant le premier service; et, petit à petit, ils suivirent l'impulsion que leur donnait l'insulaire. La conversation, très-insignifiante dans le principe, devint bientôt assez intéressante pour que Jules y prit une part plus active; car il n'avait encore prononcé que des monosyllabes jusqu'au moment où, excité par les convives, il sentit l'obligation de payer son tribut à la compagnie. Il est rare que les hommes réunis entre eux, ne s'occupent pas des femmes. Ce sexe qui contribue si essentiellement à leur bonheur et duquel ils médisent tant, leur fait cependant sentir en tous lieux et en tout temps sa haute importance.

Charles de Merval, celui qui revenait du Piémont, paraissait connaître beaucoup les femmes et avoir eu une infinité d'aventures avec elles : c'était du moins ainsi qu'on devait en juger d'après ses paroles. Tout au plus âgé de vingt quatre ans, il avait l'aplomb d'un homme de soixante ; il tranchait toutes les questions avec une assurance vraiment singulière et par fois ridicule ; mais il est tant de gens dans le monde auquel ce ton est familier que Jules n'y prêta qn'une légère attention. L'autre convive, à peuprès du même âge que Charles et que jusqu'alors Jules ne connaissait que sous le nom d'Edmond, paraissait plus circonspect. Cependant les uns et les autres, échauffés par le fréquent changement de vins, après avoir été modérés dans leurs propos, finirent par

attaquer d'une manière violente la réputation des femmes en général. Sir Edward était là dans son élément; et secondé par Charles de Merval, ce premier devint bientôt si folâtre qu'il parvint à faire partager en quelque sorte à notre héros l'opinion que l'on manifestait. Pour la première fois de sa vie Jules se montra l'accusateur d'un sexe qu'il idolâtrait en secret et auquel il était redevable des instans de bonheur qu'il avait goûtés. Par un de ces événemens incompréhensibles, celui qui, jusques là, avait été très-circonspect, oublia totalement ses obligations, sa position et même les simples convenances : résultat inévitable de l'excès qu'il faisait en buvant plus que d'habitude.

Après avoir beaucoup vanté quelques-unes de ses bonnes fortunes,

Jules parla de la dernière en termes si plaisans que son auditoire, cédant à son exemple, riait aux éclats et se divertissait aux dépens des pauvres victimes qui croyaient à un sincère attachement de leur part. Pendant tout le temps que nos étourdis avaient consacré à des conversations générales, la gaîté n'avait pas été troublée un seul instant ; mais voulant renchérir sur ses camarades, Jules prononça le nom de madame de Florville et signala cette dame comme étant l'une de ses conquêtes. Tout à coup l'hilarité cessa. Les phisionomies se rembrunirent et celui-ci cherchait à connaitre la cause de ce changement, lorsque Edmond, le seul des convives qui fut resté calme, se levant de table, annonça à Jules qu'il ne voulait pas, par sa présence, troubler d'avantage une

gaité qu'il ne pouvait pas partager.
» Bientôt, lui dit-il en s'éloignant, vous recevrez de mes nouvelles. »

La retraite d'Edmond apprit à Jules qu'il avait commis quelque indiscrétion, mais il ne devinait pas en quoi, et il cherchait à trouver le mot de cette énigme, lorsque les deux autres lui dirent que cette dame de Florville, de laquelle il avait parlé si légèrement, était précisément la mère de leur ami, et qu'il était naturel qu'un fils n'entendît pas impunément médire des auteurs de ses jours. La faute était commise, et il n'était plus temps d'en empêcher l'éclat. Charles et sir Edward continuèrent à plaisanter. Jules devint rêveur. Enfin, nos étourdis s'éloignèrent de notre héros auquel un léger prétexte avait donné la facilité de se retirer.

En rentrant chez lui, Jules y trouva une lettre de M. Berton, elle était timbrée de Turin. Jamais les consolations de l'amitié ne lui avaient paru aussi nécessaires que dans cet instant. Il savait que son respectable instituteur lui donnait toujours de nouveaux conseils, et, en rompant le cachet, il espéra trouver, dans le contenu de sa missive, de quoi calmer une partie de ses chagrins. Elle était conçue en ces termes :

« Lorsque je m'éloignai de vous, mon cher Jules, il vous fut facile de prévoir que vos intérêts seuls nécessitaient cette absence : car, en me chargeant du soin de votre enfance, je me suis obligé aussi à assurer votre repos, à contribuer même à votre bonheur, si la chose dépendait de ma volonté.

» Les soins que vous m'avez coûté n'ont pas été infructueux. J'ai été plus d'une fois dans le cas de m'enorgueillir de vous les avoir accordés; mais en même temps que j'étais fier de mon ouvrage, je devais en faire partager la gloire à vos parens et me démettre, en leur faveur, du mandat que j'avais volontairement accepté. Pour parvenir à mettre un terme à vos ennuis, j'en attendais de vous seul la possibilité, et, chose assez extraordinaire, votre famille semblait ne vouloir vous reconnaître qu'autant que vous seriez digne d'elle : comme si un enfant délaissé par les siens, abandonné à des mains étrangères, pouvait connaître l'importance de tous ses devoirs, les obligations que lui imposent la société, et celles plus fortes encore, et quelquefois bizares, d'une famille qui,

dès sa naissance, l'a condamné à rester éloigné d'elle. O, mon ami, que de fois j'ai senti l'importance de ma mission!..... que de fois j'ai tremblé que les exigeances de ceux à qui vous devez le jour ne nous missent l'un et l'autre dans l'impossibilité de réaliser leurs espérances!... Lorsque vous connaîtrez le mystère qui entoure votre naissance; lorsque j'aurai déchiré entièrement le voile qui la couvre, alors, oui, alors seulement, vous sentirez toute l'étendue de mes appréhensions. O, mon cher Jules, combien de chagrins abreuvent l'homme dès son entrée dans le monde, et combien d'afflictions encore l'accompagnent jusques dans la tombe! Mais vous en avez ressenti votre part, mon ami; elle fut même trop forte; et c'est en cela même que vous devez trouver de nouveaux mo-

tifs de courage pour arriver au terme que la divine Providence vous a assigné. Je reviens aux raisons qui déterminèrent mon départ de Paris.

» Depuis quelques années votre père était éloigné de la France. Des missions importantes, que lui avait confié le gouvernement, l'avaient contraint à faire plusieurs voyages lointains. J'étais privé de ses nouvelles; et, cependant, votre radiation des contrôles de l'armée, dans un moment où sa recommandation était si nécessaire pour l'empêcher et déterminer même votre avancement, m'affectait vivement. J'ajouterai que votre attachement pour madame Dermont me fit craindre un moment de voir rompre l'échaffaudage que j'avais élevé à grands frais: non pas que cette dame ne méritât le suffrage des auteurs de vos jours;

mais j'avais lieu de craindre qu'ils n'eussent des projets sur vous, et, je vous en fais ici l'aveu bien naïf, vos malheurs semblaient autoriser des craintes qui, fort heureusement, n'étaient que chimériques. J'avais fait eonnaître à l'auteur de vos jours les dispositions de votre cœur, et combien celle que vous chérissiez était digne de vos hommages. Je m'abstins seulement de nommer votre amante, et cela dans la crainte de lui nuire; d'ailleurs, une plus parfaite connaissance de la personne importait peu lorsque tant de motifs puissans plaidaient en sa faveur. J'obtins un consentement formel que je vous transmis en même temps que je vous donnai la certitude que vous ne tarderiez pas à être l'époux de votre intéressante amie. Ce fut pour réaliser une partie de ces belles es-

pérances que je me séparai de vous et m'embarquai au Hâvre pour aller à Londres où j'avais appris que votre père devait se trouver. Jugez de mon désappointement, lorsqu'en arrivant dans cette ville, j'acquis la certitude qu'il y avait en effet séjourné quelques jours, mais qu'ensuite il était parti pour Vienne.

» J'étais trop avancé pour reculer, aussi je n'hésitai pas un instant à me remettre en route pour cette capitale de l'Autriche, où j'espérais trouver celui auprès duquel j'allais réclamer la promesse de contribuer à votre félicité. Vous le dirais-je, mon ami, j'étais aussi impatient que vous pouviez l'être vous-même. Je me supposais entièrement à votre place et sachant que le bonheur de mon fils adoptif dépendait du plus ou du moins de célérité que j'apporterais à

mon ambassade, je me rendis en poste. Je ne me donnai pas même le temps de me remettre des fatigues du voyage; car dès mon arrivée à Vienne, je courus à l'hôtel où votre père était descendu. Depuis vingt-quatre heures il était parti pour le Piémont. Vous conviendrez, mon ami, que c'était jouer de malheur. Vos intérêts m'étaient trop précieux pour hésiter sur ce que j'avais à faire : malgré l'état de lassitude dans lequel j'étais, je me remis en voyage ; mais l'un des ressorts de la voiture s'étant cassé en route, je fus obligé de m'arrêter quelques heures dans un village situé à dix lieues de Turin.

» Même lorsque j'avais votre âge, il ne m'était pas arrivé de me montrer aussi impatient que je me le montrai vis-à-vis des mauvais charrons qui vinrent réparer ma chaisse.

Jugez donc de l'effet que mon humeur pouvait produire sur ces bonnes gens qui, en voyant mes cheveux blancs et mon pressant désir de me remettre en route, n'en attribuaient les motifs qu'à celui de la jalousie que je devais ressentir contre l'infâme ravisseur de ma jeune épouse. Je les abandonnais à leurs réflexions, et n'en persévérais pas moins à hâter le travail pour partir; mais, ô fatal contretemps, au moment où il est terminé et où je m'apprête à monter en voiture, je me sens faiblir, au point d'être obligé de me coucher. Un médecin des environs fut appelé et me prodigua les premiers secours de son art. Cependant, mon indisposition, qui provenait d'un excès de fatigue à l'âge où je suis, prit un caractère sérieux et me retint environ six semaines dans ce maudit village.

Aussitôt que je pus supporter la voiture sans danger, je me fis transporter à Turin, où ma santé, encore chancelante, finit par se rétablir un peu.

» Le défaut de force m'empêchant donc encore de me rendre auprès de vous, je ne saurais retarder plus long-temps votre bonheur; et, pour y contribuer voici les détails que je me crois obligé de vous transmettre en attendant ceux que je vous donnerai de vive voix.

» Votre père, dont je ne peux vous dire le nom pour des motifs que vous apprécierez plus tard, était lié d'amitié, dès sa plus tendre enfance, avec une jeune personne moins âgée que lui de quelques années seulement et qui semblait lui être destinée pour épouse par les deux familles. Ce sentiment de leur

union prochaine avec lequel s'étaient familiarisés nos jeunes amans leur avait fait sentir le besoin de n'être jamais séparés, et, en avançant dans la carrière de la vie, ils éprouvèrent plus que jamais la nécessité de voir se réaliser les espérances dont ils avaient été nourris. Mais les projets que forment les faibles humains sont soumis aux décrets de celui qui, plus fort, plus puissant qu'eux, les divise à son gré. Une contestation survenue entre les deux familles fit avorter les belles espérances dont se repaissaient nos deux amans. Dans un premier mouvement d'humeur, la jeune personne fut sacrifiée : on la contraignit d'épouser un homme plus âgé qu'elle et pour lequel elle ressentait la plus grande aversion. Cet homme ne justifiait pas un pareil sentiment de

haine; car si la malheureuse victime n'eût pas été prévenue contre lui d'une manière aussi défavorable, elle aurait été forcée d'avouer qu'il avait du mérite; mais l'amour qu'elle ressentait pour un autre, ôtait entièrement à celui-ci les moyens de parvenir à son cœur.

» Cependant, quoique épouse et ayant en cette qualité des obligations sacrées à remplir, elle ne s'en montra pas moins rebelle à ses devoirs. Nos amans continuèrent leurs relations; et, dans leur intimité, oubliant toute contrainte, ils se livrèrent sans réserve à la passion qui maîtrisait entièrement leurs sens. Une absence qu'avait été forcé de faire le mari et qui s'était prolongée durant quelques mois, avait été pour les amans une circonstance agréable qu'ils s'étaient empressés de saisir et

qui faillit amener les plus terribles résultats. La jeune épouse se trouva enceinte; et, pour cacher son état, il fallut prétexter le besoin de respirer l'air de la campagne. Cela ne fut pas dificile : son mari l'aimait avec tendresse et il lui permit d'y séjourner tant qu'il lui plairait. Elle y resta assez de temps pour cacher le résultat de sa faute; car livré à des ocupations sérieuses, son époux ne songea pas une seule fois à aller la troubler dans la retraite qu'elle s'était choisie et où son amant continuait à la voir.

» Enfin le terme de la grossesse arriva; et, en donnant le jour à un garçon, votre mère combla ses vœux les plus ardents et ceux de votre père; car cet enfant, mon ami, c'était vous. Il fallait prendre les plus grandes précautions pour qu'on igno-

rat notre naissance et pour empêcher que jamais le moindre soupçon ne vînt assaillir un mari que l'on avait indignement abusé. Vous futes confié à mes soins, Jules, et je promis intérieurement que je vous servirais de père. Vous savez si j'ai tenu ma promesse.

» Bientôt des missions importantes confiées par le gouvernement à votre père, l'arrachèrent à une liaison qui ne pouvait exister sans danger. Celle qui avait trahi les sermens qu'elle avait faits au pied des autels, ne tarda pas à les parjurer encore. Il est rare qu'une première faute n'en amène pas une autre. Entraînée d'abord par un attachement violent, votre mère, dont les principes n'avaient jamais été réfléchis, céda sans résistance au sentiment qu'elle éprouvait. Il est plus facile à une femme d'être tou-

jours vertueuse, que de s'arrêter au premier oubli d'elle-même. Quand les devoirs ont été une fois enfreints, il est si facile de les enfreindre une seconde, qu'on arrive bientôt à penser que puisque le mal existe, il n'y en a pas davantage à céder une troisième fois; dès-lors on ne cherche plus à se retenir, et quand la réflexion et le remords viennent faire justice d'une pareille erreur, on cherche à s'étourdir sur ses torts par des torts nouveaux, jusqu'à parfaite conviction que le vice n'est qu'un grand mot pour effrayer les timides esprits, et que la vertu n'est qu'un préjugé qu'il faut mépriser. Ainsi, ce qui d'abord ne fut qu'une faiblesse, devient un goût et puis un système. Tel est, Jules, le secret de cette conduite légère de femmes nées souvent avec de l'esprit et de la sensibilité:

entraînées moins par leur cœur que par leur amour-propre, elles ne peuvent plus prétendre à l'estime et au respect; elles s'en consolent en allant au-devant des hommages, et croient suppléer à l'amour qu'elles ne peuvent plus inspirer, et encore moins ressentir, par le plaisir qu'elles promettent..... On vous dira que ces femmes, qui ont moins de vertus, ont plus d'amabilité; vous ne le croirez pas.

» Chez elles l'amour devient un art, comme souvent la beauté : une foule se presse, il est vrai, pour lui plaire; mais si tous les hommes les adorent un instant, ce n'est qu'un hommage qu'ils rendent à leur sexe. Qui voudrait s'attacher à elles?....

» Je vous ai dit qu'une femme s'arrêtait rarement à sa première faiblesse : votre mère finit par oublier

entièrement que si nos mœurs sont peu rigoureuses sous le rapport des principes, elles sont fort susceptibles sous celui des formes extérieures. Elle mit dans ses liaisons tant de publicité, que son mari finit par se séparer d'elle. Votre père, qui l'aimait vivement, n'en était pas mieux aimé. Elle oublia votre existence, ne se souvint plus que votre sort dépendait de sa conduite; et l'auteur de vos jours, dont l'amour-propre avait été vivement blessé, ne voulut plus, dès ce moment, entendre parler d'un enfant qu'il cessa d'aimer en cessant d'aimer la mère.... La vanité blessée devient soupçonneuse et injuste. ..Vous fûtes abandonné; mais comme je m'étais chargé du soin de votre éducation, que j'étais le seul qui connût le nom de vos parens, et qu'ils comptaient beaucoup

sur ma discrétion, je reçus néanmoins, et par quartiers, de quoi fournir à votre entretien.

» Je suis enfin parvenu à faire entendre raison à votre père, qui se reproche de s'être laissé abuser par des paroles qui lui étaient échappées dans un moment d'emportement. Il a pardonné à votre mère ; il l'a beaucoup aimée ; mais en se séparant d'elle, il avait déjà trop connu les femmes pour qu'il lui fût possible de conserver quelqu'illusion sur leur caractère, et pour être tenté de se marier. Il n'avait point d'héritier ; il a appelé près de lui un de ses neveux, dont il a résolu d'assurer l'avenir et l'indépendance ; il lui donnera le tiers de sa fortune, vous aurez le reste après sa mort.... Cependant, et en faveur de votre hymen, il assurera votre existence d'une manière

conforme au rang qu'il se propose de vous faire occuper dans le monde, en vous reconnaissant pour son fils; mais je dois vous prévenir que, comme cette formalité demandera quelque temps, elle ne recevra son exécution qu'après la célébration de votre mariage, qui pourra avoir lieu tout de suite. Tous ces arrangemens ont été convenus et arrêtés, depuis quelque temps, entre nous. Le retour de madame Dorsange et de sa nièce à Paris, comblera, je l'espère, une partie de vos souhaits : et je me réserve, lors de mon arrivée, d'y mettre le complément.

» Ainsi, mon cher Jules, calmez vos vives appréhensions au sujet de votre hymen avec celle que vous aimez, et dont vous êtes tendrement chéri. Sa tante a fini par entendre raison; elle consent au mariage de

sa nièce avec un homme dont le mérite ne lui avait pas paru d'abord pouvoir tenir lieu de naissance. Vous la conduirez à l'autel immédiatement après son arrivée à Paris, qui s'effectuera, vraisemblablement, quelques jours après la réception de ma lettre; et, de ce moment, ainsi que vous me l'avez dit très-souvent, datera l'ère de votre bonheur. Le nom de Jules sera celui que vous prendrez devant l'officier civil, auprès duquel vous vous ferez accompagner par deux de vos amis. Je regrette que ma santé me prive d'y paraître comme témoin; mais ne voulant pas retarder plus long-temps votre félicité, je me résigne à m'imposer ce sacrifice, bien convaincu que je suis que vous en sentirez tout le prix.

» Le motif qui me porte à taire, dans ce moment, le nom de votre père, ne me force pas à vous laisser ignorer qu'elle est votre mère. Bien loin de là, je dois vous la faire connaître, et vous engager même à lui pardonner ses fautes. Elle ne fut qu'étourdie; et quand bien même elle serait coupable, il n'appartient pas à un fils de condamner les actions de celle qui lui donna l'existence. Sa conduite fut répréhensible, sans doute; mais ce n'est pas à vous à la juger. Elle a de la délicatesse, de l'esprit, et son exemple prouve qu'il ne suffit pas de posséder des qualités heureuses pour être estimable, il faut avoir aussi des principes sévères. Si ce sont les qualités qui font le charme du caractère, ce sont les principes qui déterminent la con-

duite et assurent le bonheur. Jules, toutes les erreurs de madame de Florville, qui ont fait de vous une malheureuse victime du sort, ne sont venues que de ce qu'elle n'a pas compris assez tôt le mot devoir.... Un tel exemple doit vous servir de leçon; ne l'oubliez jamais, et ne croyez pas que les lois de la morale ne soient obligatoires que pour les femmes: les hommes doivent également les observer. Vous aussi, mon ami, vous apprendrez trop tard le danger de ces subtilités auxquelles l'esprit cède d'autant plus facilement, qu'elles flattent nos penchans qu'il nous paraît toujours très-doux de satisfaire.

» Je crois inutile, pour le moment, de vous en dire davantage. Dès que mes forces me le permettront, je retournerai auprès de vous

pour ne plus vous quitter. Adieu, Jules.... adieu, mon cher fils. »

BERTON. »

Turin, le 28 mai 1828.

Le lecteur jugera facilement de l'effet que dut produire, sur notre héros, le contenu de cette lettre. Plus que jamais il sentit combien le mystère qui avait enveloppé sa naissance avait failli le rendre coupable, criminel même.... Sans connaître celle de laquelle il tenait l'existence, il avait été au moment d'être incestueux; et si cette action abominable ne s'était pas consommée, c'est que la divine Providence, par un de ses décrets immuables, s'y était opposée. Le précipice qui, pendant quelques instans, avait été ouvert sous ses pas, lui fit horreur, et son ame en restait accablée. A l'idée affreuse

qui lui présentait un inceste prêt à se réaliser, vint se mêler celle qui lui rappelait la calomnie qu'il avait répandue sur sa mère. Pour la première fois de sa vie, elle était venue souiller ses lèvres de son infâme venin, et c'était contre celle qui lui avait donnée l'existence qu'il en avait fait un si cruel usage. Quelle leçon pour un homme qui, comme Jules, devait, moins que tout autre, s'arroger le droit de calomnier son prochain. Tel est cependant le résultat de certaines liaisons : celui qui est le moins disposé à commettre des fautes, entraîné par de mauvais exemples, finit par devenir répréhensible et même quelquefois criminel.

Mais ce reproche n'était pas le seul que s'adressât notre infortuné : en attaquant les mœurs de sa mère,

n'avait-il pas aussi cherché à humilier son frère; et cet enfant, blessé dans ses plus chères affections, dans sa tendresse filiale, n'allait-il pas venir lui demander raison de ses injures?... Jules allait donc se trouver forcé de se battre contre son frère... de soutenir jusqu'à la fin le rôle infâme qu'il avait adopté, ou bien de refuser une réparation qu'on avait le droit d'exiger de lui, et qu'il ne pouvait éluder sans avoir à redouter d'être traité de lâche et de vil calomniateur.... Tel est pourtant le résultat où l'avait conduit son isolement dans le monde!..... Ah! combien sont coupables ceux qui contribuent à amener de pareilles suites.

Mille pensées désolantes oppressaient le cœur de Jules et occupaient son esprit; et parcourant tout à coup sa chambre à grands pas, il s'écria:

« Qu'il est doux d'avoir une mère à défendre ! Edmond, que vous êtes heureux ! vous ne serez jamais réduit à cette extrémité cruelle, de jeter un voile épais sur les égaremens de celle qui vous donna l'existence, afin de ne pas la mépriser... C'est une situation horrible que vous ne connaîtrez sans doute jamais : votre amour filial s'entoure d'illusions, et vous cache d'affreuses vérités. Edmond, que vous êtes heureux ! et que je me trouve à plaindre ! j'expie bien amèrement ce tort où m'entraînait une honteuse vanité, lorsque je fus assez lâche pour vous insulter dans ce que le cœur doit avoir de plus cher et de plus sacré, la réputation d'une mère ! Etais-je, alors, devenu insensible? avais-je donc oublié l'honneur et la générosité? Erreur funeste ! j'aurais dû savoir qu'on

n'asservit pas son caractère à des systèmes, et que s'il est facile de se lancer dans un travers, il ne l'est pas de se retenir; j'aurais dû savoir qu'il n'y a que les êtres sans passions, que la raison ou l'intérêt conduisent, qui puissent le faire sans danger. Avec de la sensibilité et de l'imagination, on n'évite un excès que pour tomber dans un autre; et la prudence ne vient point modérer la force des passions qui vous entraînent malgré les efforts, hélas! trop impuissans de quelques vertus. Il ne manquait, au malheur de ma vie, que celui d'injurier ma mère, et l'alternative d'apprendre à son fils, en me nommant, tous les torts de sa conduite, ou de me battre avec mon frère...... Edmond! si je vous appelle de ce doux nom de frère, ne me repousserez-vous pas? n'aurez-vous pas le droit de me

dire : Si je ne peux désormais estimer ma mère, je puis encore moins vous aimer : j'étais heureux !.... Edmond ! n'achevez pas... j'ai dû vous paraître orgueilleux, méprisable, même ; mais je ne me montrerai point cruel, je fuirai.... Le monde m'appellera lâche, peu m'importe ; mon existence est dévouée à la honte, je subirai ma destinée, je fuirai....... Fuir ! et si mon père, rappelé à la nature, redemande le fils auquel il a donné la vie, ne s'empressera-t-on pas de lui répondre : « Il a disparu la veille d'une affaire d'honneur. » Oh ! c'est alors qu'il pourrait s'applaudir de m'avoir privé de son nom, et croire que je n'étais pas digne de le porter...... Que faire ? »

Dans cet instant même, un domestique remet une lettre à Jules.

Elle est d'Edmond; en voici le contenu :

« En injuriant ma mère, vous » m'avez manqué et me devez une » réparation. Le choix des armes » m'importe peu, je vous l'abandonne; je me trouverai demain à » cinq heures du matin, avec deux » témoins, à l'endroit que vous m'indiquerez.

EDMOND DE FLORVILLE »

Jules fit la réponse suivante :

« Je vous attends, au moment indiqué, dans le bois de Boulogne, » et auprès du pavillon d'Armenonville. Je désire que les mêmes personnes qui furent témoins de mon » offense, le soient aussi de ma réparation.

JULES. »

A peine le domestique, chargé de son billet, s'était-il éloigné, qu'on lui remit une lettre de Julie, qui lui apprenait que sa maîtresse venait de reprendre ses sens; mais qu'elle était tellement affaiblie que, vraissemblablement, elle aurait peu de jours à vivre. « Ce serait donc dans le moment, s'écria Jules, que ma mère va rendre le dernier soupir, que je serais appelé à donner la mort à mon frère !.... Fatale position, cruelle naissance, où m'avez-vous conduit... cependant je ne me crois pas capable de devenir criminel. Je me trouverai au rendez-vous et je ferai mon devoir. »

C'est ainsi que ce malheureux jeune homme exhalait sa douleur. C'est en vain qu'il chercha le repos dans le sommeil. Morphée lui refusa ses pavots. Ils passa la nuit dans une

cruelle agitation. Dès le point du jour, il se rendit chez sir Edward, qui devait l'accompagner, et peu d'instans après ils étaient au bois de Boulogne où ne tardèrent pas à arriver Edmond de Florville et Charles de Merval. En passant auprès du pavillon d'Armenonville, Jules éprouva une forte émotion; il lui rappelait l'action affreuse qu'il avait été au moment de consommer. Alors un profond soupir s'échappa de sa poitrine... Charles s'en aperçut et en fit ironiquement tout haut la remarque. Notre infortuné le regarda et ne répondit rien.

Ils arrivèrent enfin dans un endroit du bois assez isolé. N'allons pas plus loin, dit Jules, ce lieu convient à nos projets; et aussitôt que les témoins se furent entendus sur les dispositions du combat, il s'approcha

d'eux : Edmond garda le silence. Notre héros laissa préparer les pistolets ; il attendit qu'on les leur remit pour prendre la parole : sa voix était extrêmement émue. — « Jene crois pas qu'il y ait de lâcheté, dit-il aux témoins, dans l'aveu d'un tort : Si monsieur se contente d'excuses, je suis prêt à les lui faire telles qu'il les exigera... » Edmond lui tend la main avec générosité, Jules lui saute au cou, et en le pressant contre son cœur le serre long-temps dans ses bras. Mais Charles, auquel cet arrangement ne paraissait pas convenir, s'écria que quand on devait faire des rétractations et des excuses, on n'attendait pas qu'une affaire fut à sa dernière extrémité. — Je vous demande pardon, Monsieur, dit Jules vivement et en se détachant des bras d'Edmond; je n'ai consenti à vous

avoir pour témoins que pour donner à ma rétractation la solemnité qu'elle devait avoir; et si j'ai attendu que les armes fussent prêtes, c'est afin de n'avoir pas d'explication à donner sur ma conduite à ceux qui ne sauraient point la comprendre..... Je vous demande, dit-il en parlant à Edmond, comme preuve de la sincérité de notre réconciliation, de rester comme témoin, puisque je suis obligé d'apprendre à Monsieur, qu'on peut convenir de ses torts sans manquer de courage.»

Sir Edward et de Florville essayèrent envain d'arranger cette affaire. Une roideur, un ton de pédanterie même adopté par de Merval, y mirent tout empêchement. La grandeur d'ame de Jules ne devait pas se démentir dans cette nouvelle circonstance. Quoique blessé

dans la délicatesse de ses sentimens, et ayant le droit de tirer le premier, il permit à son adversaire de faire feu avant lui. Le coup part, la balle siffle dans les airs et vient enlever une boucle de cheveux de Jules. Celle de notre héros, partie d'une main plus sûre vient frapper Charles à l'épaule droite. Par un sentiment de générosité, Jules n'avait voulu que le blesser légèrement. Après avoir aidé ses camarades à poser un premier appareil, ils rentrèrent dans Paris. Avant de se séparer Jules et Edmond se serrèrent affectueusement la main, et ce procédé fit comprendre à Jules que sa conduite venait de faire oublier à de Florville ce que ses plaisanteries de la veille avaient eu de méprisable ou d'inconvenant; car il faut avoir de la bassesse dans le cœur ou de l'ivresse

dans l'esprit pour insulter un homme dans une de ses affections. Si tous les sentimens sont respectables, la piété filiale doit être sacrée comme l'attachement qui honore le plus le cœur de l'homme.

Une lettre timbrée de Paris et dont il reconnut l'écriture pour être celle de Madame Dorsange, lui fut remise en rentrant chez lui. Cette dame, arrivée de la veille avec sa nièce, le prévenait que l'une et l'autre l'attendaient pour le déjeûner. Au milieu de ses inquiétudes et de son abattement, cette nouvelle ne pouvait être que très-agréable et faire diversion à ses ennuis. Il procéda, le plus promptement possible a rétablir le désordre de sa toilette et se rendit chez ces dames.

Il reçut l'accueil le plus flatteur; et comme on le lui fit remarquer, on

ne s'était même pas donné le temps de faire déballer les effets qui avaient servi pendant le voyage. Ces dames avaient eu la généreuse pensée de ne pas retarder plus long-temps son bonheur. Elles lui confirmèrent les arangemens qu'elles avaient pris avec M. Berton, et que celui-ci lui avait communiqué par sa dernière lettre. Madame Dorsange mit le comble à sa joie en lui annonçant qu'elle allait faire les dispositions convenables pour que le mariage eut lieu sous trois semaines. Ce temps était nécessaire pour faire les annonces, et quoique nos amans eussent voulu l'abréger, il fallut se soumettre aux lois que la circonstance imposait.

En apprenant à Jules qu'elle s'était enfin déterminée à donner son consentement au mariage de sa nièce avec lui, elle l'informa des motifs qui

l'avaient portée à s'y opposer dans le temps. — « Je vous l'avais dit, mon cher Jules, j'aurais désiré vous voir donner un nom à ma nièce; mais puisque M. Berton m'assure que cette formalité sera remplie immédiatement après la cérémonie, je souscris à une arrangement auquel l'estime et la considération que je porte à votre respectable précepteur me font avoir la plus grande confiance. Je ne m'appesantirai plus sur une volonté que j'avais émise comme principale condition à mon consentement, tant je me plais à vous rendre la justice de croire que vous sentirez tout le prix d'un pareil sacrifice de ma part, et j'espère que vous ferez le bonheur de madame Dermont. Vons le savez, nous avons tous des faiblesses, et, à mon âge, il est plus difficile qu'au vôtre de s'en garantir,

lorsque surtout elles ont vieilli avec nous. Mais enfin puissiez-vous être heureux l'un et l'autre. »

Jules commençait à reprendre un peu de gaîté. L'avenir semblait lui sourire; et peut-être pouvait-il dire, avec quelque raison: enfin je vais être heureux, lorsqu'un événement qu'il avait dû pressentir vint en altérer la certitude et l'affecter sensiblement. Madame de Florville venait de mourir, et ses derniers momens avaient été terribles. Ayant abusé de la vie, elle avait rapproché ses derniers instans... Elle expira dans les angoisses de la plus affreuse douleur; exemple effrayant pour celles qui, oubliant tous les devoirs qu'impose la société, seraient tentés de l'imiter. Le docteur Sanchez avait reçu son dernier soupir, et, sans connaître tout l'intérêt que

prenait notre héros à cette infortunée, il lui transmit tous les cruels détails de cette mort. C'était encore une terrible leçon que la Providence avait voulu lui donner.

Cependant, quoique Jules fût très-affecté de la perte de sa mère, les personnes même qui l'approchaient de plus près ignorèrent tous les détails qui se rattachaient à cette circonstance, et il ne crut pas devoir les faire connaître, de crainte que ce ne fût une nouvel obstacle au bonheur qui l'attendait. Les annonces se firent, et le jour indiqué pour se présenter devant l'officier civil étant enfin arrivé, Jules, d'après la prière que lui en avait faite madame Dermont, conduisit cette dame à la mairie, revêtu de son uniforme. « Je désire, lui avait dit son amante, que vous m'épousiez avec ce même

habit sous lequel je vous vis pour la première fois. »

Déjà le secrétaire rédacteur de l'acte de mariage, qui avait été dressé d'avance, avait recueilli les noms et prénoms de sir Edward, et du docteur Sanchez, qui étaient venus assister Jules comme témoins, et comme ses meilleurs amis. M. de Campan, l'un de ceux qui paraissaient pour madame Dermont, avait décliné les siens. L'adjoint du maire, remplissant les fonctions d'officier de l'état civil, était présent, et il ne manquait plus que M. le comte de Morinville, quatrième témoin, totalement inconnu à Jules. Lorsque le bruit d'une voiture qui s'arrête dans la cour de l'hôtel, fait pressentir son arrivée. Les assistans prêtent l'oreille, la porte s'ouvre, et, dès son entrée dans la salle, celui qui y pénètre et dont la figure véné-

rable inspire le respect, en apercevant notre héros, l'apostrophe en termes peu mesurés, et le qualifie d'infâme imposteur... La véhémence de l'étranger et ses reproches, font reconnaître, en lui, le même personnage que Jules rencontra chez le préfet à Grenoble, et duquel il reçut un si sanglant affront..... Ce souvenir et la colère qu'il ressent dans le moment, le mettent hors de lui. Il tire son épée et en frappe le comte de Morinville..... Au même instant M. Berton entre dans la salle; et, témoin de l'action qui vient de commettre, il s'écrie : Jules..... malheureux ! que faites-vous? . ..... c'est votre père !.....

CHAPITRE XXI

ET DERNIER.

Mort, mariage, pompe funèbre.

Aussitôt que M. Berton fut rétabli de sa trop longue maladie, il quitta Turin et se mit en route pour Paris, où il arriva enfin, non sans quelque impatience. Immédiatement après être descendu de voiture, il se présenta à l'hôtel du comte de Morinville, et ne l'ayant pas rencontré, il voulut surprendre son élève en se montrant à lui sans l'en avoir prévenu; mais on lui dit que celui-ci était à la mairie pour son mariage.

Charmé d'arriver assez à temps pour être témoin de l'hymen de son jeune ami, ce respectable vieillard hâte le pas et pénètre dans la salle de l'Hôtel-de-Ville, au moment même où Jules frappait son père sans le connaître.

Cet infortuné jeune homme, après son attentat, fut reconduit chez lui par son vénérable ami, qui lui confirma que le comte de Morinville était son père. En le lui faisant plus particulièrement connaître, M. Berton lui annonça également que, déjà, l'auteur de ses jours avait fait les premières démarches auprès des tribunaux pour être autorisé à le reconnaître pour son fils. Cette tentative, qu'il n'avait pu faire d'une mànière tellement secrète qu'elle ne parvînt à la connaissance de sa famille, avait trouvé, au milieu d'elle, une forte

opposition. Charles de Merval, son neveu, et le même que notre héros avait blessé en duel, était trop intéressé à faire échouer les projets de son oncle, pour ne pas mettre tout en œuvre afin d'y réussir.

En même temps que les deux tiers d'une fortune considérable, qu'il convoitait depuis long-temps, passerait en d'autres mains que les siennes, cet homme, intéressé et méchant, se verrait enlever la femme qu'il aimait : car madame Dermont, qu'il avait connue à Turin pendant le séjour qu'il y fit avec son oncle et à laquelle il avait fait une cour assidue, était devenue l'objet de ses vœux; le comte de Morinville avait même demandé sa main pour son neveu, et s'il ne l'avait pas obtenue, il n'avait été redevable de ce refus qu'à la préférence bien prononcée que cette

dame accordait à Jules. Madame Dorsange aurait volontiers donné son consentement à ce mariage, qui lui convenait sous tous les rapports; mais elle ne pouvait tout-à-fait rompre, et sans motifs suffisans, les engagemens de sa nièce. Cette circonstance avait en partie déterminé sa longue opposition, et elle ne s'était enfin rendue que d'après les espérances que lui avait donné M. Berton au sujet de Jules. Alors, seulement, elle accéda aux désirs de sa nièce et refusa Charles.

Dans tous les éclaircissemens qu'il reçut de M. Berton, au sujet de ses intérêts, notre héros trouva de puissans motifs de penser qu'il parviendrait difficilement à vraincre les nombreux obstacles qu'il prévoyait devoir s'élever; car avoir à lutter contre les difficultés que son père

éprouverait de la part des tribunaux et celles, non moins importantes, que lui susciteraient d'avides collatéraux, devaient nécessairement le faire échouer. D'ailleurs, ce père infortuné n'avait-il pas à se plaindre de cet enfant; et, au lieu de lui ouvrir les bras, ne devait-il pas au contraire le maudire comme ayant porté sur lui une main parricide. La blessure qu'il avait reçue, pansée tout aussitôt par le docteur Sanchez, était légère, d'après ce que lui avait dit son précepteur; car la peau seule avait été efleurée; mais n'était-ce pas là un nouveau grief à lui imputer. Cette cruelle certitude, les événemens qui avaient précédé son action et qu'il raconta à son vénérable ami, en portant le désordre dans son esprit, firent déclarer, en lui, les symtômes d'une affreuse maladie. Il se mit au

lit, et bientôt une fièvre brûlante se manifesta. Le docteur Sanchez fut appelé pour lui donner ses soins. L'état dans lequel il trouva le malade lui fit pressentir que la guérison serait longue, si toutefois elle s'opérait.

Cependant le comte de Morinville qui, comme on le sait, n'avait été que légèrement blessé, n'avait pas voulu souscrire aux vœux de sa famille et porter plainte contre Jules. Cette affaire en était restée là. Au lieu de suivre les conseils des siens, ce vénérable vieillard poursuivit avec chaleur le projet de reconnaître son fils. Il devait naturellement trouver de l'opposition, non pas précisément dans la loi car elle était favorable à Jules, sous un certain rapport; mais de la part d'une famille qui ne pouvait voir avec indifférence qu'on

introduisit un bâtard au milieu d'elle. Ce fut le vindicatif Charles qui se chargea de faire échouer les projets de son oncle et de faire pencher la balance de son côté.

Les articles de notre code qui concernent les formes de l'adoption d'un enfant, ne permettent pas aux parens de reconnaître celui que la loi qualifie d'enfant adultérin. La loi ne lui accorde que les alimens; et l'article 764 du Code civil, n'impose d'autres conditions à ses parens que de lui faire apprendre un art mécanique.

Il suffisait donc, pour déterminer le refus d'adoption, que la cour sut que l'enfant que désirait légitimer le comte de Morinville était son fils adultérin. Un avocat, plaidant dans les intérêts de la famille du comte et éclairé par Charles, en fournit toutes les preuves. Le tribunal qui, dans le

doute, aurait pû rendre un jugement favorable à notre héros, ne put que suivre les principes invariables que nos lois ont établis pour de semblables cas, et se prononcer pour la négative.

Le comte de Morinville en reçut la nouvelle avec quelque chagrin ; mais son âge, ses infirmités et les soins qu'il reçut de sa famille, dans cette circonstance, de même que l'ignorance où il se trouva de l'opposition qu'elle avait apporté à ses dessins, lui firent oublier un enfant qu'il connaissait à peine. On lui présenta même l'action d'avoir attenté aux jours de son père, sous un aspect tellement horrible, qu'il renonça facilement à l'intention qu'il avait eu de le légitimer et finit même par ne plus s'en occuper.

La famille du comte, pour mieux

réussir dans ses projets, était venue s'établir dans son hôtel, sous le prétexte de lui donner les soins que sa faible santé nécessitait. En effet, ce vénérable vieillard qui avait éprouvé une vie très-orageuse, bouleversé par les derniers événemens, était tombé en paralysie et se trouvait perclus de la moitié de ses membres.

M. Berton qui ne perdait pas un seul instant de vue les intérêts de son élève fut informé, par une lettre du comte, de la décision du tribunal. Cette nouvelle l'affecta sensiblement; et pour en parer les effets, il se présenta chez le père de Jules pour se concerter avec lui sur les moyens de remédier à ce cruel jugement. Cette sentence était terrible, et il devenait dangereux de la faire connaître à cet infortuné jeune homme lorsque sa santé serait entièrement rétablie :

car bercé dès sa plus tendre enfance de l'idée que son isolement n'était que momentané, c'eût été lui plonger un poignard dans le sein que de lui apprendre que ses plus chères espérances étaient détruites.

Lorsque M. Berton se présenta chez le comte de Morinville pour l'entretenir des craintes que lui inspirait l'avenir de Jules, il fut tout étonné de s'entendre dire que ce seigneur n'était pas visible. Il eût beau insister auprès du concierge et dire qu'une affaire de la plus haute importance nécessitait qu'il parlât à son maître : celui-ci persista dans son refus et lui dit avoir reçu les ordres les plus positifs à cet égard. On concevra facilement que Charles et les parens du comte devaient réunir tous leurs efforts pour faire échouer les tentatives qu'ils devaient supposer

qu'emploirait le digne ami de celui qu'ils voulaient évincer. Ils y réussirent parfaitement, et M. Berton, quels que fussent au reste les moyens qu'il employât, ne pût parvenir à approcher le comte.

Cependant Jules était sorti de son état de létargie. Surpris de se trouver dans son lit et seul dans sa chambre, il chercha à se rappeler les circonstances qui l'y avaient conduit. Les idées vagues qui s'offrirent à sa mémoire lui firent croire qu'elles étaient seulement le résultat d'un long rêve. Il se met sur son séant et examine l'intérieur de la pièce où il se trouve. Une lettre ouverte qu'il aperçoit sur la cheminée lui fait penser que peut-être elle servira à éclaircir ses doutes, il fait un effort, se lève, parcourt le fatal écrit et y trouve mentionnée la sentence du

tribunal. C'était la lettre qui avait été adressée à M. Berton, et que celui-ci n'avait pas songé à mettre hors de la portée de son malheureux ami.

« Ainsi, s'écria Jules, l'arrêt est prononcé!!... On refuse à un père le droit de reconnaître son fils, de réparer envers lui des torts cruels!!... Ainsi tous les bonheurs m'échappent donc à la fois... Un père et sans doute une amie, une épouse me sont enlevés en même temps.... L'assassin a le droit d'appeler du jugement qui le condamne.... Ce droit m'est refusé; la loi, par une exception unique, dispense ses interprêtes de motiver une décision de laquelle dépendait tout le bonheur de mon existence...... Bonheur, tu m'échappes, tu m'entraîneras dans ta fuite, je te suivrai; car mes plus chères espérances n'existant plus, je n'ai plus

qu'à mourir...... La loi!... me poursuivra-t-elle jusques dans la tombe? elle a proscrit mon esprit, mes sentimens: ce qui pouvait m'aider à réparer les torts de ma naissance m'est refusé. Tout, tout, jusqu'à la chance d'acquérir un nom, quand mes parens m'ont frustré du leur.... Le travail de mes mains est le seul qu'on me permette: que dis-je, on m'en fait une obligation, on m'y contraint; et cette faute des auteurs de mes jours, dont je suis innocent, comment la punit-on?...... On m'accable de tout le poids de l'inconduite de ceux qui me donnèrent le jour, en accumulant sur ma tête le châtiment et l'opprobre qui devait retomber sur eux seuls. Cette même loi, qui flétrit ainsi mon existence, n'oblige mes parens qu'à me donner un métier. O justice! n'ais-je pas acquis le droit de te mau-

dire? Suis-je coupable, pour être traité comme un vil criminel? où est mon crime, à moi? Pourquoi la loi marque-t-elle mon front du sceau de l'infamie?

« Les hommes m'enlèvent tous les avantages que me donna la nature..... ils me dépouillent de tous mes droits... La recherche de la paternité m'est interdite. Faites donc taire mon cœur; arrêtez-en les battemens, vous qui depuis ma naissance me poursuivez avec tant d'acharnement; abreuvez-vous du sang qui coule dans mes veines;... l'abandon ne le glacera plus; il cessera de s'irriter du crime et de la honte qui le troublent et le souillent... Désaltérez-vous, tarissez ce sang jusqu'à la dernière goutte; puisque vous dédaignez celui des coupables, prenez tout celui de l'innocent... protégez le père

contre les cris d'un enfant qu'il abandonne; étouffez les soupirs de cet enfant, condamnez ses plaintes, punissez-le de ses larmes... Repoussez le fils qui vient vers vous demander un père... laissez languir dans l'abandon, avilir et dévorer par la misère cette victime, cette créature, ce bâtard, repoussé ignominieusement du somptueux hôtel de son père par des valets qui devraient le servir et qui le chassent... Attendez que le désespoir l'ait dégradé, ou laissez-le périr de faim; a-t-il de l'argent pour salarier des avocats, des juges?.... Il n'en a pas pour avoir du pain!.... Qu'il renonce à obtenir de son père l'aumône alimentaire qu'un jugement seul peut lui arracher, quand il n'est point de dédommagement qu'il ne lui doive!.... Et ma mère... ma mère... Elle n'a pas connu son fils...

les remords de sa conscience se perdirent dans le bruit des plaisirs de l'opulence ; ils furent étouffés dans la foule des jouissances de la fortune... son fils !.... peut-être..., elle l'oublia.... comment s'en serait-elle souvenue ?.... Un instant il est vrai l'amour qu'elle eut pour le père lui fit donner des soins à son enfant ; mais le père fut remplacé dans le cœur inconstant de cette coupable mère ;... le nombre de ceux qui s'y succédèrent lui fit oublier jusqu'au nom du premier amant qui le fit battre, et le fils alors fut laissé entre les mains étrangères qui l'avaient reçu..... Qu'elles l'aient gardé ou qu'elles l'aient abandonné... que lui importe ?.... M. Berton..... mon ami...mon père...» et en prononçant ces dernières paroles, Jules, exténué de fatigue, tomba sur le plancher.

Le bruit de sa chute fit hâter le pas à M. Berton et à Sanchez qui rentraient dans cet instant. Ils sempressèrent de relever ce malheureux et de le placer dans son lit. La fatale lettre qu'ils trouvèrent à terre leur donna la certitude que cette nouvelle attaque ne provenait que de la lecture de ce fatal écrit. Le respectable instituteur sentit tout le tort qu'il avait eu de la laisser; mais sa tête troublée par les derniers événemens et l'empressement qu'il avait mis à les rendre moins pénibles à son jeune ami, rendaient son oubli moins condamnable.

Une fièvre de délire beaucoup plus alarmante que la première se manifesta, et le docteur Sanchez pressentit que les jours de Jules étaient dans le plus grand danger. Pendant les huit jours que dura cet

état affreux, on lui prodigua tous les soins imaginables. Enfin le moment de la crise prévu par le docteur arriva ; elle fut des plus terribles. L'âge, la force du tempérament de Jules et la nature, la déterminèrent en sa faveur ; mais cet infortuné resta atteint d'une aliénation mentale ; position mille fois plus affreuse que la mort même. Il ne pouvait sortir de cet état, disait le docteur, que par les mêmes causes qui l'avaient déterminé ; c'est-à-dire par une forte émotion, qui le guérirait radicalement ou mettrait un terme à ses malheurs en le privant d'une vie qui avait été si orageuse.

Il était nécessaire que Jules respirât un air plus pur que celui de la capitale. La campagne, pleine d'attraits dans ce moment, paraissait offrir des chances favorables à sa gué-

rison. Le docteur Sanchez en possédait une près le village de Sceaux; il l'offrit à M. Berton pour son élève; et comme il devait y venir coucher tous les soirs, il se trouverait, par cela même, dans le cas de surveiller les progrès de la maladie de son ami. Le respectable instituteur accepta avec empressement un offre qui lui était faite de si bonne grâce, et qui allait le mettre dans le cas de ne plus se séparer de son fils adoptif.

Dans le but d'éviter à Jules les sensations qu'aurait pu occasionner le mouvement de la capitale, le docteur et M. Berton partirent de très-grand matin; ils firent le trajet dans une voiture très-bien suspendue. Notre malheureux y avait été transporté dans un état absolu de stupidité et d'insensibilité.

La maison du docteur était élé-

gante et commode. Elle était située auprès du village, et avait un magnifique jardin dont une partie était ombragée par un petit bouquet d'accacias. Cette partie n'était séparée de la grande route que par un mur qui, en plusieurs endroits, se trouvait coupé par des grilles en fer, lesquelles grilles permettaient à la vue de s'étendre au dehors; mais comme le terrain était fort au-dessus du niveau de la route, l'œil des passans ne pouvait rien découvrir au dedans. Ce fut précisément ce petit bosquet de bois qu'adopta Jules dans ses promenades. Il venait s'y asseoir sur un banc de gazon situé auprès d'un petit ruisseau; il examinait ce mince filet d'eau qui coulait lentement dans cet endroit, et il semblait prendre plaisir à en suivre le mouvement. M. Berton l'accompagnait toujours, et bien qu'il parût

ne pas être connu de son élève, il était cependant le seul dont il suivit aveuglément les ordres. Lorsque ce respectable ami lui parlait, Jules l'examinait attentivement comme cherchant à le comprendre, puis il poussait un profond soupir.

La tranquillité du lieu dans lequel il se trouvait, et l'état d'insensibilité où était son élève, inspiraient à M. Berton de bien pénibles réflexions. « Il ne manque plus, se disait-il à lui-même, qu'un temple à l'adultère; un asile est ouvert aux enfans du vice ou de l'erreur. Qu'on y porte, qu'on y entasse toutes les victimes!!!... Vincent de Paul! ta bienfaisance a trompé tes généreux desseins; en voulant diminuer le nombre des malheureux, tu as multiplié les coupables....... il fallait laisser périr ces créatures avant

qu'elles n'eussent ouvert les yeux.... Qu'une mère immole à sa réputation, qui n'en est pas moins perdue, le fruit de ses entrailles, le fruit qu'elle a porté neuf mois dans son sein, n'arrêtez pas sa main infanticide.... Ailleurs son fils où sa fille la remerciera d'une mort bien préférable au sort qui l'attendait dans la vie; car l'abandon est plus cruel que le néant. Peut-être un cri de l'innocente victime rappelera-t-il quelque pitié dans l'ame de sa coupable mère.... peut-être reculera-t-elle d'effroi devant la pensée d'un meurtre?... Alors, en donnant des soins à son enfant, cette mère s'y attachera; sans doute un jour elle le caressera, ses yeux pleins de tendresse se mouilleront des larmes de la joie. Le passé ne lui présentera point de remords; son cœur, son orgueil satisfaits ré-

compenseront son dévouement; elle se félicitera d'avoir laissé l'existence à l'être innocent qui ne la lui avait pas demandée, et elle se réjouira d'avoir sacrifié une fausse honte à l'honneur; car, après un outrage à la vertu, l'honneur est encore dans la réputation.... Mais, au contraire, si cette malheureuse créature a été égorgée, si elle a péri de besoin ou de froid, elle n'aura souffert qu'un instant.... Législateurs, je vous interpelle : proscrivez cette loi, qui est votre ouvrage, et qui nous poursuit dès le berceau, montrez-vous sensibles au cri de la nature; n'étouffez pas plus long-temps dans vos cœurs ce doux présent du ciel, ce sentiment précieux, la pitié.

» Il me semble voir d'inéxorables magistrats sélever contre une pareille opinion et s'écrier : mais si l'on pros-

crit cette loi dont vous vous plaignez, où irez-vous chercher les garanties qui devront remplacer celles que cette même loi assure à la société? Comment parviendrez-vous à paralyser les effets de l'inconduite qui menace sans cesse le repos des familles? Quel frein leur opposerez-vous? Ils sont plongés dans une grande erreur ces rigides organes d'une loi cruelle, s'ils considèrent le malheur d'un enfant abandonné, dépouillé du nom qui lui appartient, et comme un frein pour arrêter le mal, et comme une garantie pour notre état social. C'est le coupable que la loi doit punir, et c'est l'innocent qu'elle frappe. Que les tribunaux, en épargnant, en protégeant même celui-ci, châtient impitoyablement l'autre, et ils atteindront le but. C'est en attaquant le mal dans sa racine qu'ils

parviendront, si non à le détruire du moins à l'atténuer. C'est en flétrissant l'immoralité par des jugemens solennels que les magistrats parviendront à l'extirper de la société et non pas en déconsidérant ses malheureux fruits par des sentences aussi injustes que barbares.

» L'opinion ne suffit pas pour faire justice de ces parens qui sacrifient à un instant de plaisir tous les devoirs, tous les sentimens, ou qui, manquant de délicatesse, ne savent pas réparer un instant d'entraînement et d'oubli; il faut les atteindre légalement jusques dans le repos, dans l'honneur même de leurs familles. Alors ces dernières, tranquilles aujourd'hui derrière leur non-solidarité, exerceraient, en devenant responsables vis-à-vis de la société, une surveillance salutaire dont les

mœurs se resssentiraient. On se jouerait moins communément de la naissance d'un individu comme du bonheur de son existence, s'il y allait de l'honneur d'une famille, et si le scandale retombait sur elle..... Que le mot de scandale n'effraie pas; pour corriger les mœurs il n'est qu'un moyen, c'est la publicité.... Il est nécessaire que ce qui est honteux et vil le paraisse.... Pour dégoûter du vice il faut en montrer la laideur. Nous n'avons dans nos principes si peu de sévérité que parce que nous mettons dans de frivoles convenances toute notre rigidité, et ces convenances ne sont qu'un masque hypocrite, sous lequel la société cache sa bassesse et son avilissement... Pour celui qui n'a pas de vertu la pudeur n'est que de la duplicité.... de la noble indignation. »

M. Berton s'arrêta en cet endroit, parce qu'il pensa qu'il était temps d'y mettre un terme. Jules examinait attentivement son vieil ami et semblait vouloir lui sourire. Celui-ci s'en aperçut, et des larmes d'attendrissement vinrent mouiller ses paupières à moitié fermées par les ans.

Depuis quelques jours, Jules paraissait avoir constamment sous les yeux la perfide noirceur du caractère de Charles, auteur de tous ses maux. Plus d'une fois, il avait fait entendre ces paroles : « Qu'on me laisse....... qu'on me laisse. Charles, tu me poursuis, que me veux-tu ?..... Ne me retenez pas...... Misérable ! tu m'insultes..... défends-toi, défends-toi, te dis-je !..... Charles, défends ton existence..... Lâche ! tu fuis ; tu fuis, Charles ! » Et en redisant ce

nom, qui le désespérait, il tombait accablé. En revenant à lui, le premier mot qu'il prononçait était le nom de Madame Dermont: « Mon amie, s'écriait-il, tu ne me réponds pas! ...... tu t'éloignes de moi!..... Viens, mon amie chérie! viens sur mon sein, il est brûlant!... n'est-tu pas mon épouse?.... » Et il retombait encore exténué de fatigues...

Lorsque Jules devient menaçant, son vénérable précepteur n'a besoin, pour le calmer, que de s'approcher de lui. Souvent, dans son égarement, il lui commence à voix basse, comme s'il craignait qu'on l'écoutât, le récit de ses peines; mais jamais il ne peut achever. Bientôt le désordre se jette dans ses idées; il s'agite alors avec violence; ses yeux égarés cherchent des souvenirs dans

un lieu qu'il croit voir pour la première fois, et quand ils s'arrêtent sur des tableaux qu'il croit voir et qui l'affectent, la rage s'empare de lui : une écume blanche jaillit de ses lèvres, il s'agite avec fureur, croit se débarrasser de ceux qui cherchent à le contenir, ou s'affranchir de ses bourreaux, puis il tombe épuisé. Alors, M. Berton, aidé des gens de la maison, le transporte dans son lit et lui prodigue les soins les plus touchans.

Le docteur Sanchez n'attendait que du temps et du régime qu'il faisait suivre à Jules, la guérison de son mal. Il observait avec zèle les progrès de la maladie, et il lui semblait que l'instant n'était pas éloigné où l'on pourrait commencer quelques épreuves qu'il projettait. Il en avait déjà parlé à M. Berton et ce respectable vieillard avait tout approuvé.

Un jour que notre malheureux jeune homme se trouvait assis sur le banc de gazon dont nous avons parlé et qui était situé sous le bouquet

d'accacias, M. Berton, debout à quelque distance de lui, l'examinait attentivemement, Jules, tout à coup, sort de l'espèce d'anéantissement dans lequel il était plongé..... Il appele son respectable ami..... il tend la main à ce bon vieillard qui s'approche et lui dit d'une voix éteinte. « Je viens de rêver que Charles épousait madame Dermont..... Mais je sais bien, ajouta-t-il avec un regard triste, je sais bien que j'ai perdu la raison !.... Ecoutez : je vais mourir; ils m'ont éloigné d'eux; ils m'ont fui. O mon père, mon véritable père, vous seul êtes resté près de moi ! et je lis dans vos regards qu'ils m'ont oublié. » Après un instant de repos, il reprend comme s'il avait recueilli ses souvenirs : « Ils m'ont oublié tous ! qu'ils apprennent ce que j'ai souffert, c'est la seule vengeance que je désire. »

M. Berton était étonné du changement heureux et subit qui venait de s'opérer dans l'état de son jeune ami et il s'en félicitait..... Au même instant, une musique se fait entendre,

elle annonce les approches d'une cérémonie religieuse. Jules s'avance vers la grille pour regarder ce qui se passe aux dehors; il voit sortir d'une maison qui est en face de celle qu'il occupe, plusieurs personnes richement vêtues. Bientôt il distingue..... qui?.... grand Dieu!.... Charles de Merval conduisant Madame Dermont à l'autel..... En les appercevant, Jules s'écrie : « ce n'était pas l'effet de mon imagination en délire..... ce rêve affreux est une réalité..... Charles !... Madame Dermont !.. Mon père !.... En prononçant ces dernières paroles, il tombe et il expire dans les bras de son vénérable précepteur.

Le docteur Sanchez arrivait dans ce moment auprès d'eux et fut témoin des derniers instans de cet infortuné jeune homme. Il apprit à M. Berton, ce que celui-ci avait pressenti, que Charles de Merval, en éloignant le comte de Morinville de Jules, était également parvenu à renouer avec madame Dorsange et,

finalement, avec sa nièce à laquelle on avait fait croire que son amant était mort. Madame Dermont avait aimé Jules comme on aime si souvent dans ce monde, de distraction, de vanité et d'entraînement. Elle consentit à devenir l'épouse du bourreau de Jules.

Par un de ces hasards qui se présentent quelquefois dans la vie; mais qui n'en sont pas moins extraordinaires pour cela, madame Dorsange ayant voulu habiter la campagne, durant la belle saison, avait précisément loué la maison qui se trouvait en face de la propriété du docteur Sanchez. Elle n'avait aucune connaissance de cette particularité et elle ignorait entièrement aussi le séjour que faisait Jules chez le médecin espagnol.

Après avoir été abandonné toute sa vie, Jules, n'ayant dans le monde qu'un bien fidèle ami, retrouve, par hasard, sa mère, et comment et quand la retrouve-t-il?... Il fut au moment de devenir incestueux; et si

ce crime horrible ne s'est pas consommé, c'est que la divine Providence ne l'a pas permis; mais il a calomnié, il a cherché à répandre le mépris sur celle qui lui donna le jour.... Il retrouve son père pour le frapper... Il le retrouve pour avoir à lutter contre la haine et la vengeance d'une famille vaniteuse, pour subir l'injustice d'un arrêt qui annihile tous les droits de la nature et impose à l'infortuné, qui seul en a souffert, la honte d'une naissance dont ils est innocent !

Il n'aura, s'écria M. Berton en pressant dans ses bras le docteur Sanchez, que le convoi du pauvre, son corps sera jeté dans la fosse commune. Personne que vous et moi ne suivra ses dépouilles mortelles; celle qu'il aima se rend à l'autel pour y allumer les flambeaux de l'hymen avec un autre; ni cette femme, ni celui qui lui donna le jour ne verseront une larme sur la tombe de l'infortuné dont les dernières paroles

furent pour eux !... triste fin de l'enfant adultérin !...

M. Mutti, ce vénérable ecclésiastique que Madame Dorsange avait emmené de Grenoble lorsqu'elle partit de cette ville avec sa nièce pour venir habiter la capitale, ce bon prêtre, auquel ces dames avaient fait obtenir une cure près de Paris, avait donné la bénédiction nuptiale à Charles et à Madame Dermont; il accompagna Jules jusqu'au cimetière et mêla ses pleurs à ceux de M. Berton et de Sanchez. On assure que des autres connaissances de notre malheureux héros, la seule madame de Larichardière répandit quelques larmes en apprenant sa mort. Peut-être cette femme l'aimait-elle comme on aimerait dans le monde, si la sincérité s'y rencontrait moins rarement.

FIN DU IVe ET DERNIER VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES.

Pages.



